

*Hot-House*

*Cette pièce en deux actes a été écrite durant l'hiver 1958, peu avant Le Gardien. Mise de côté pendant plus de vingt ans, elle a été créée au Hampstead Theatre de Londres en 1980, dans une mise en scène de l'auteur, et reprise la même année à l'Ambassador Theatre.*

*Création en français au Théâtre de l'Atelier en 1986, dans une mise en scène de Robert Dhéry et un décor de Bernard Daydé, avec Michel Bouquet (Roote), Yves Lambrecht (Gibbs), Frank Lapersonne (Lamb), Anne Consigny (Miss Cutts), Christian Pereira (Lush), André Burton (Tubb), Alain McAvoy (Lobb).*

#### PERSONNAGES

**ROOTE, la cinquantaine**

**GIBBS, la trentaine**

**LAMB, la vingtaine**

**MISS CUTTS, la trentaine**

**LUSH, la trentaine**

**TUBB, la cinquantaine**

**LOBB, la cinquantaine**

## PREMIÈRE PARTIE

### Scène 1

#### DÉCORS

LE BUREAU DE ROOTE (à l'étage) : *Une porte ouvrant sur l'escalier, une autre sur la chambre (invisible). Une fenêtre. Le bureau de Roote avec son fauteuil. Canapé, sièges. Un classeur. Un placard à liqueurs. Un interphone.*

LE SALON (au rez-de-chaussée) : *Une porte ouvrant sur l'escalier qui monte au bureau de Roote. Sièges. Un guéridon. Un téléphone mural. Une machine à café.*

LA CELLULE DE TESTS (au rez-de-chaussée) : *Une porte ouvrant sur le couloir et l'escalier, une autre menant à la cabine de contrôle 2-A (invisible, peut-être marquée par une vitre en hauteur). La pièce est insonorisée. Équipement vaguement médico-scientifique, notamment une sorte de fauteuil de dentiste pour les tests. Boîtier mural d'où sortent trois câbles terminés par des fiches. Une lampe rouge.*

LE MINISTÈRE : *Deux fauteuils, peut-être un bureau.*

#### LE BUREAU DE ROOTE

*Le matin. Roote est à la fenêtre et regarde dehors. Gibbs, debout devant un classeur, examine des papiers.*

ROOTE : Gibbs!

GIBBS : Monsieur le directeur?

ROOTE : Dites-moi...

GIBBS : Oui, monsieur le directeur?

ROOTE : Comment va le 6457?

GIBBS : Le 6457, monsieur le directeur?

ROOTE : Oui.

GIBBS : Il est mort, monsieur le directeur.

ROOTE : Mort?

GIBBS : Il est mort jeudi, monsieur le directeur.

ROOTE : Jeudi? Qu'est-ce que vous me chantez? Quel jour sommes-nous?

GIBBS : Samedi, monsieur le directeur.

ROOTE : Samedi... Voyons, pour l'amour du ciel, j'ai eu un entretien avec lui... quand était-ce? (*Il ouvre son agenda de bureau.*) Récemment. L'autre jour à peine. Hier, il me semble. Attendez une minute.

GIBBS : Hier, monsieur le directeur, ça me paraît difficile!

ROOTE : Pourquoi?

GIBBS : J'ai supervisé ses obsèques moi-même, monsieur le directeur.

ROOTE : C'est absurde. De quoi est-il mort?

GIBBS : Je vous demande pardon, monsieur le directeur?

ROOTE : S'il est mort, de quoi est-il mort?

GIBBS : Le cœur a lâché, monsieur le directeur.

*Roote le regarde dans les yeux, puis s'assied à son bureau et consulte son agenda.*

ROOTE : Attendez... voilà. Je l'ai ici. Conversation avec 6457, vendredi, dix heures du matin. C'est-à-dire hier. Alors, comment expliquez-vous ça?

GIBBS : Je crains qu'il n'y ait un léger malentendu, monsieur le directeur.

ROOTE : Un malentendu? Ça, fichre oui, il y a un malentendu! Vous venez m'annoncer qu'un homme est mort, et moi je constate sur mon agenda que j'ai eu une conversation avec lui hier matin. Et d'après vous il serait dans sa tombe! Nous sommes bien d'accord, Gibbs, il semble en effet y avoir un léger malentendu!

GIBBS : Uniquement... en ce qui concerne les dates, monsieur le directeur.

ROOTE : Les dates? Quelles dates?

GIBBS : Dans votre agenda, monsieur le directeur. (*Il s'approche du bureau.*) Je me permets de vous faire remarquer que vous vous êtes référé au vendredi 17. (*Il indique la date en haut de la page.*) Là, monsieur le directeur. Or hier c'était le vendredi 24. (*Il tourne plusieurs pages et indique la date.*) Ici, monsieur le directeur. C'est le 17 que vous avez eu une conversation avec le 6457. Il est mort le 23. (*Il indique la page précédente.*) Ici...

ROOTE : Quoi? (*À son tour, il feuillette l'agenda.*) Doux Jésus, vous avez raison. Vous avez tout à fait raison. C'est extraordinaire... je n'ai rien noté sur cet agenda pendant toute une semaine!

GIBBS : Vous n'avez vu aucun patient au cours de la semaine écoulée, monsieur le directeur.

ROOTE : Non, c'est vrai, en effet. Pourquoi pas?

GIBBS : Vous avez décidé... le 18, monsieur le directeur,

d'annuler tous vos rendez-vous avec les patients jusqu'à nouvel ordre.

ROOTE, *après un temps* : Mais oui. C'est exact.

*Gibbs fait le tour du bureau.*

GIBBS : Par souci d'exactitude, monsieur le directeur, puis-je me permettre de mentionner un... ce qui me paraît être un autre malentendu?

ROOTE : Un autre?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous avez l'œil très aiguisé ce matin, Gibbs, non?

GIBBS : Je m'efforce d'exercer au mieux mon sens de l'observation, monsieur le directeur.

ROOTE : Cessez de vous coller contre moi. Vous me marchez dessus! Qu'est-ce qui vous prend?

GIBBS, *s'écartant du bureau* : Je suis désolé, monsieur le directeur.

ROOTE : Ce n'est pas la place qui manque, ici! Vous me soufflez dans la nuque!

GIBBS : Je vous prie de m'excuser, monsieur le directeur.

ROOTE : Rien de plus irritant.

GIBBS : C'est par inadvertance, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Bien... Et alors, quel est cet autre... malentendu?

GIBBS, *d'une voix neutre* : Ce n'est pas le 6457, monsieur le directeur, que vous avez vu le 17.

ROOTE : Gibbs.

GIBBS : Monsieur le directeur?

ROOTE : Simple question...

GIBBS : Monsieur le directeur?

ROOTE : Est-ce que vous vous payez ma fiole?

GIBBS : Jamais de la vie, monsieur le directeur!

*Un temps.*

ROOTE : Très bien. Vous venez de dire que ce n'est pas le 6457 que j'ai reçu ici le 17. Avez-vous des preuves pour étayer cette affirmation?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur, le numéro inscrit sur votre agenda.

ROOTE : Quel numéro?

GIBBS : Du moins, un chiffre du numéro, monsieur le directeur. Si je peux me permettre... (*Il vient se pencher au-dessus du bureau.*) Celui-ci.

ROOTE : Lequel?

GIBBS : Celui-ci. Ce n'est pas un sept, monsieur le directeur, c'est un neuf.

ROOTE : Un neuf?

GIBBS : Un neuf, monsieur le directeur. Le numéro est six mille quatre cent cinquante... neuf.

ROOTE : Doux Jésus, mais bien sûr. C'est un neuf. Cela dit, il n'est pas très net, ce neuf, avouez!

GIBBS : En fait, c'est le 6459 que vous avez reçu, monsieur le directeur.

ROOTE : Il faut croire. C'est amusant. Comment ai-je pu penser que c'était un sept? (*Il se lève brusquement.*) Tout ça est ridicule! Le système est bancal! (*Il marche de long en large.*) On ne devrait pas se servir de numéros matricules. Ça ne fait que compliquer les choses. Pourquoi est-ce qu'on ne les appelle pas par leurs noms, bon Dieu? Ils ont tous un nom, n'est-ce pas?

GIBBS : C'est votre prédécesseur qui a institué l'utilisation des matricules, monsieur le directeur.

ROOTE : Comment le savez-vous?

GIBBS : C'est ce que j'ai cru comprendre, monsieur le directeur.

ROOTE : À l'époque vous n'étiez même pas ici.

GIBBS : Non, monsieur le directeur.

ROOTE : Moi si.

GIBBS : Absolument, monsieur le directeur.

ROOTE : J'étais debout ici, Gibbs, là où vous êtes aujourd'hui. Moi qui vous parle! Et je disais oui-monsieur-le-directeur, non-monsieur-le-directeur, certainement-monsieur-le-directeur. Comme vous aujourd'hui. Et je n'ai pas eu à graisser des pattes pour arriver où je suis. J'ai gravi tous les

échelons. Quand mon prédécesseur est... a pris sa retraite... j'ai été *invité* à lui succéder à ce poste. Savez-vous seulement pourquoi vous m'appelez monsieur-le-directeur aujourd'hui?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Pourquoi?

GIBBS : Parce que vous-même, à l'époque, vous l'appeliez monsieur-le-directeur, monsieur le directeur.

ROOTE : Exact! (*Un temps.*) Je me dis parfois que j'ai un peu tardé à instaurer quelques changements ici. Le changement, c'est l'ordre des choses, non? Ou plutôt, il est *dans* l'ordre des choses, ce n'est pas l'ordre des choses, c'est *dans* l'ordre des choses. (*Un temps.*) N'empêche, je me dis parfois que j'aurais pu instituer quelques petits changements en plus... si j'en avais eu le temps. Je ne dis pas *beaucoup* de changements, ni des changements *spectaculaires*. Je n'en vois pas la nécessité. Mais cette histoire de numéros, par exemple. Ça simplifierait tant la vie de les appeler par leurs noms, au lieu de ce... matricule. On saurait où on en est. Après tout, ce ne sont pas des criminels. Ce sont seulement des gens qui ont besoin d'aide, une aide que nous tentons de leur apporter, d'une façon ou d'une autre, du mieux que nous le pouvons, du mieux que nous le concevons, afin de les aider à reprendre confiance, confiance en eux-mêmes, confiance en autrui, confiance en... le monde! Non? N'oublions pas que tous ces gens nous ont été spécialement recommandés par le Ministère. Il ne s'agit pas de n'importe quels Pierre, Paul ou... ou... euh... ou Jacques. (*Il se tait, réfléchit, le regard sombre.*) Je me dis souvent que ça doit leur scier le moral de se voir sans cesse jeter un matricule à la figure. Après quelques années ici, certains d'entre eux risquent d'oublier le nom que leur papa leur a donné. Ou leur maman. (*Un temps.*) L'un des objectifs de cette institution, je le répète, c'est de réinjecter en eux cette confiance, oui, la confiance qui leur permettra un beau jour de dire : « Je m'appelle... Smith! » Par exemple. Pas facile, pas facile, c'est entendu, mais les choses sont deux fois plus compliquées quand on doit les appeler, euh... 5244, vous ne trouvez pas? *On perd toute trace de leurs noms, et*

*ils perdent toute trace de leurs noms. Je me demande parfois si c'est vraiment la bonne méthode. (Il reprend place derrière son bureau.)*

GIBBS : Désirez-vous que j'inscrive à l'ordre du jour une étude plus approfondie de cette question, monsieur le directeur?

ROOTE, *sèchement* : Certainement pas. C'est impossible.

GIBBS : Impossible, monsieur le directeur?

ROOTE : Vous savez fichtrement bien que c'est impossible. C'était une des règles de procédure inscrites dans la première constitution. « Les patients se verront attribuer un matricule et seront désignés par ce matricule. » Et ça restera comme ça. Vous comprenez?

GIBBS : Parfaitement, monsieur le directeur.

*Il retourne vers le classeur.*

ROOTE : Ainsi il y a un mort dans nos murs?

GIBBS : Monsieur le directeur?

ROOTE : Un mort! Vous dites que cet homme est mort?

GIBBS : Le 6457, monsieur le directeur? Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Qui était-ce?

GIBBS : À vrai dire, monsieur le directeur, vous avez souvent eu affaire avec lui.

ROOTE : C'est quelqu'un dont je me suis occupé personnellement?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Enfin, bon Dieu, qui était-ce?

GIBBS : Vous le connaissiez bien, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous n'arrêtez pas de dire ça! Mais je n'ai pas le moindre souvenir de lui. Voyons, nom d'un chien, quel genre de type était-ce?

*Un temps.*

GIBBS : Maigrichon.

ROOTE : Blond?

GIBBS, *s'asseyant* : Pas brun, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Grand?

GIBBS : Certainement pas petit.

*Un temps.*

ROOTE : Une sorte de visage plutôt pointu?

GIBBS : Plutôt pointu, oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui! (*Un temps.*) Oui, il avait une sorte de visage assez pointu, n'est-ce pas?

GIBBS : Oui, je dirais... plutôt pointu, monsieur le directeur.

ROOTE : Il ne boitait pas un peu?

GIBBS : Oh, peut-être un rien, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui, il boitait. Il boitait de la jambe gauche.

GIBBS : La gauche?

ROOTE : Disons... une des deux. Ça j'en suis sûr.

GIBBS : Oui, il boitillait un peu, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui, je le savais bien. (*Un temps.*) Il boitillait un brin. Chaque fois qu'il marchait quelque part... il boitait. Le crâne prématurément blanchi. Il avait blanchi prématurément. (*Un temps.*) Oui, je me souviens très bien de lui. (*Un temps.*) Et vous me dites qu'il est mort?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Alors pourquoi ne m'en a-t-on rien dit? Votre premier devoir est de me tenir informé de tout ce qui se passe entre ces murs, si infime que ce soit, si banal que ce soit. J'exige une réponse. Pourquoi ne m'a-t-on rien dit?

GIBBS : C'est vous qui avez signé le certificat de décès, monsieur le directeur.

*Il retourne vers le classeur.*

ROOTE : Il a eu des obsèques convenables?

GIBBS : Oh, tout à fait, monsieur le directeur.

ROOTE : Je m'étonne de ne pas avoir été invité. Qui a prononcé l'allocution?

GIBBS : Il n'y a pas eu d'allocution, monsieur le directeur.

ROOTE, *estomaqué* : Pas d'allocution? (*Il se lève, se dirige vers la fenêtre et regarde dehors.*) Il neige. (*Un temps.*) Ce n'est pas l'heure de la promenade des patients?

GIBBS : Pas de promenade aujourd'hui, monsieur le directeur.

ROOTE : Pourquoi pas?

GIBBS : Aujourd'hui c'est Noël, monsieur le directeur.

*Roote revient s'asseoir à son bureau.*

ROOTE : Très bien, Gibbs, ce sera tout pour le moment. Veillez au grain! (*Il feuillette quelques papiers. Gibbs ne bouge pas. Roote relève la tête et le regarde.*) Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que vous attendez?

GIBBS : Vous m'avez posé une question tout à l'heure, monsieur le directeur, à laquelle je n'ai pas eu le loisir de répondre.

ROOTE : Pas eu le loisir! Qu'est-ce que vous insinuez? Que je parle trop ou quoi?

GIBBS : Jamais de la vie, monsieur le directeur. C'est seulement que nous avons changé de sujet.

ROOTE, *le dévisageant fixement* : Gibbs.

GIBBS : Monsieur le directeur?

ROOTE, *sur le ton de la confidence* : Entre vous et moi, d'homme à homme, vous ne seriez pas par hasard en train de vous payer ma fiole encore un tout petit peu?

GIBBS : Absolument pas, monsieur le directeur. En aucune façon. Mais j'estime simplement qu'il est de mon devoir de répondre à toute question que vous me posez, ou tout au moins de m'efforcer d'y répondre de mon mieux. Vous attendez de moi certains éléments d'information, et il m'incombe de vous les fournir, notamment lorsqu'il s'agit d'une requête spécifique.

ROOTE : Cessez de blablater! Cette matinée a été épuisante. Si c'est comme ça dès le matin, ça promet pour le reste de la journée! Il n'y a pas de méthode, voilà le grand défaut. Écoutez. La prochaine fois que je vous pose une question, ne tournez pas autour du pot et répondez, ça gagnera du temps. Il y a trop de relâchement dans cette maison. (*Un temps.*) Bon, finissons-en, quelle était cette question?

GIBBS : Vous m'avez demandé, monsieur le directeur...

ROOTE : Attendez! (*Il se penche par-dessus son bureau. Il parle*

*lentement.*) Avant que vous ne poursuiviez, Gibbs, un mot de mise en garde. Assurez-vous de l'exactitude de ce que vous allez me dire. Vous vous apprêtez à citer les termes d'une question que, d'après vous, je vous aurais posée. Je ne sais pas ce que vous allez dire, mais dès que vous l'aurez dit je saurai si je l'ai dit ou si je ne l'ai pas dit. Je saurai!

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Ce n'est pas par accident que je suis arrivé si haut, je peux vous le certifier. Je saurai, Gibbs! Ne vous bercez pas d'illusions.

GIBBS : Non, monsieur le directeur.

ROOTE : Restons-en aux faits, jeune homme, et tout ira bien. GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Alors, quelle était cette question?

GIBBS : Vous m'avez demandé comment va le 6459, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE, *impassible* : Ah oui?

GIBBS : Pour être tout à fait exact, monsieur le directeur, c'est le 6457 que vous avez mentionné mais, naturellement, le 6457 étant mort, nous sommes donc convenus, après avoir éclairci un léger malentendu, que c'était à la santé du 6459 que vous vous intéressiez.

*Un temps.*

ROOTE, *impassible* : Ah oui?

NOIR

## Scène 2

LE SALON

*Les lumières montent. Miss Cutts et Lamb entrent.*

LAMB : C'était drôle, non? Vous savez, miss Cutts, vous jouez fabuleusement bien!

CUTTS : Vous trouvez?

LAMB : Oh, comme une championne. Je me suis énormément amusé. (*Elle s'assied. Lamb s'approche de la machine à café.*) Noir ou avec du lait?

CUTTS : Noir.

LAMB, *avec un petit rire joyeux* : Ce matin, vous savez, j'ai eu la surprise de ma vie, quand vous m'avez demandé si je jouais au ping-pong. D'autant plus que... on ne s'était encore jamais adressé la parole. (*Il lui apporte un gobelet de café.*) Ça a été rudement chic de votre part. Vous jouez souvent?

CUTTS : Non, pas très.

LAMB : En tout cas, c'est une sacrée veine que nos tours de garde coïncident le matin, vous ne trouvez pas? Je m'en fais une fête à l'avance de... de nos parties de ping-pong du matin! Il y a des siècles que je n'ai pas joué. (*Un temps. Il s'assied à son tour avec un gobelet de café.*) Vous vous plaisez ici?

CUTTS : Oh oui. C'est si enrichissant.

LAMB : Quoi, votre travail?

CUTTS : Formidablement enrichissant.

LAMB : Vous êtes ici depuis pas mal de temps, bien sûr?

CUTTS : Mmm-mmm. Oh oui.

LAMB : Parlez-moi de M. Roote. Vous vous entendez bien avec lui?

CUTTS : Oh, c'est un homme si charmant. Si droit!

LAMB : Oui, j'en suis persuadé. En fait, je n'ai pas encore pu... lui parler. Mais j'ai bon espoir de le voir très bientôt. (*Il se lève et fait quelques pas.*) J'aimerais qu'on me confie plus de... responsabilités. Je suis un type bourré d'énergie, vous savez. Une énorme énergie intellectuelle. Je suis le genre de type qui n'arrête jamais de *penser*... vous voyez ce que je veux dire? Ce qui me plaît, quand j'ai bien pensé à quelque chose, c'est de traduire ça en action. Par exemple, je pense beaucoup aux patients, vous savez. (*Un temps.*) Vous, j'imagine que vous êtes très souvent au contact des patients, non?

CUTTS : Mmm-mmm...

*Lush entre en trombe.*

LUSH : Vous avez vu Gibbs?

LAMB : Gibbs? (*Lush hausse les épaules et sort.*) Comme c'est curieux. Vous avez entendu ça, miss Cutts? C'était Lush. Il a demandé si on a vu Gibbs.

*Miss Cutts est renversée en arrière dans son fauteuil.*

CUTTS : Mmm?

LAMB : C'était Lush. À l'instant. Il a passé le nez à la porte. Il voulait savoir si nous avions vu Gibbs.

CUTTS : Ah. Et l'avons-nous vu?

LAMB : Moi je ne l'ai pas vu. (*Un temps.*) Vous savez, je... je ne suis pas encore très bien acclimaté ici. Vous comprenez ce que je veux dire? (*Un temps.*) Tout ça, bien entendu, je n'en ai jamais soufflé mot à qui que ce soit... à part vous. Du reste, je n'ai guère de rapports avec les autres. Hogg m'a dit bonjour... plutôt cordialement... il y a une semaine environ, quand j'ai failli lui rentrer dedans à la porte du gymnase, mais je ne l'ai pas revu depuis. (*Avec une énergie soudaine.*) Non, voyez-vous, ça s'est passé comme ça... le Ministère m'a dit... je travaillais dans une autre section à l'époque, un travail complètement différent... bref, ils m'ont appelé et ils m'ont

dit : « Vous avez une nouvelle affectation. » Bon, et comme j'avais entendu parler d'ici, évidemment, j'ai été ravi. Mais... quelle est cette affectation au juste? j'ai demandé. « Vous le verrez quand vous serez là-bas, m'a-t-on dit, mais nous estimons que vous avez les qualifications requises. » (*Un temps.*) Voilà ce qu'ils m'ont dit. Il y a plus d'un an de ça. (*Un temps.*) Je n'ai jamais su à qui j'avais succédé, ni même pourquoi il était parti. Quoi qu'il en soit, je suis à peu près certain qu'il ne faisait pas le même travail que moi. Ou alors, s'il faisait le même travail, il ne le faisait pas exactement de la même manière. D'abord parce qu'on a modifié tous les tours de garde depuis son départ. Il ne peut donc pas avoir eu le même tour de garde que moi, et s'il n'avait pas le même tour de garde que moi comment aurait-il pu faire le même travail que moi? L'horaire des tours de garde, c'est ça qui commande tout. (*Un temps.*) Prenez mon travail, par exemple. Il consiste à vérifier que toutes les grilles sont cadenassées à l'extérieur du bâtiment et, à l'intérieur du bâtiment, que toutes les chambres des patients sont verrouillées. Ça me donne de l'exercice, ça je vous le promets. Il faut deux heures et six minutes, approximativement, pour vérifier chaque grille et chaque porte, après quoi je peux souffler dix minutes... et puis ça recommence. J'ai les pauses réglementaires, naturellement. Petit déjeuner, déjeuner, thé, dîner. N'empêche, quand mon service est fini je suis éreinté, je vous l'avoue. Mais comme je le disais, ça me donne le temps de penser... pas pendant que je contrôle mes serrures, bien entendu, mais entre deux serrures... oui, j'ai le temps de penser, et c'est surtout aux patients que je pense. Il me vient souvent de très bonnes idées quand je pense, franchement. À propos, il paraît qu'on reçoit parfois un petit témoignage de satisfaction... disons, après un certain temps. Je subodore que mon heure approche. (*Un temps.*) Ça pourrait même être de l'avancement. (*Un temps.*) Très honnêtement, avec le travail qu'on m'a confié il n'y a guère de progression possible. Il manque trop d'envergure. J'aimerais m'occuper des patients... directement. J'ai pensé à toutes sortes de schémas, vous savez, des propositions

visant à une approche constructive, progressiste! des patients... et, tenez, je vous le dis, je les ai envoyés au bureau. Aucune nouvelle jusqu'ici. Mais il est très possible que... au vu de mes propositions, on envisage déjà une promotion! À propos, je voudrais vous demander... ces petits projets, vous savez? ceux que j'ai envoyés au bureau, est-ce que c'est bien là qu'il fallait les adresser, ou bien est-ce que j'aurais dû les remettre à quelqu'un en main propre? Oui mais dans ce cas... à qui?

*Miss Cutts regarde sa montre et se lève.*

CUTTS : Vous voulez bien m'excuser? Je crois qu'on m'attend.

*Elle se dirige vers la porte. Lamb la rejoint.*

LAMB : Pour être tout à fait franc... vous êtes ma seule amie ici. J'ai l'impression de ne pas pouvoir... toucher... les autres. Je ne sais pas pourquoi. Après tout, nous sommes tous dans le même bateau. Vous n'êtes pas de cet avis?

*Ils sortent tous deux.*

NOIR

## Scène 3

LE BUREAU DE ROOTE

*Les lumières remontent. Roote et Gibbs sont exactement dans la même position que tout à l'heure.*

ROOTE, posément : Alors, comment va le 6459?

GIBBS : Elle a accouché d'un fils, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Elle... a... quoi?

GIBBS : Accouché, monsieur le directeur.

ROOTE : De... de quoi?

GIBBS : D'un fils, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Cette fois, Gibbs, vous avez dépassé les bornes.

GIBBS : Pas moi, monsieur le directeur, je vous le jure.

*Roote se penche par-dessus son bureau.*

ROOTE : Elle a accouché?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : D'un enfant?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Dans nos murs?

GIBBS : Au quatrième étage, monsieur le directeur.

*Roote se lève, se penche vers Gibbs, veut parler, ne peut parler, se détourne, contourne son bureau et marche pesamment à travers la pièce.*

ROOTE : Sexe?  
GIBBS : Masculin.

*Roote se laisse tomber sur le canapé.*

ROOTE : J'ai eu mon Noël ce matin! J'ai vraiment eu mon cadeau de Noël! (*Il prend ses lunettes dans sa poche, les chausse et regarde Gibbs.*) Je suis abasourdi. Anéanti. Absolument anéanti! Ça n'était jamais arrivé. Jamais! Pendant toutes mes années ici... pendant toutes les années de mon prédécesseur ici... et avant lui non plus, j'en suis bien certain. Tant d'années passées, un hiver après l'autre, à tenter de parachever le fonctionnement d'une institution si fragile dans sa conception comme dans sa mise en œuvre, aussi fragile que la frontière entre l'accomplissement d'un rêve et son effondrement, je ne dis pas seulement le rêve d'un homme, mais aussi et surtout les rêves d'une communauté tout entière... et la tradition, l'idéal... le concept si subtilement tissé de la participation entre celui qui est soigné et celui qui soigne... pour tenter de maintenir cet équilibre ténu, si ténu, plus ténu que... plus ténu qu'une... infiniment, infiniment plus ténu. Année après année, et la mécanique est si pure, si arachnéenne que le moindre souffle, le souffle d'un... de... d'un... d'une plume peut tout précipiter au fin fond du chaos, de l'ignominie... vers la mort, la ruine de toutes nos espérances. Doux Jésus. (*Il se lève.*) Comme l'a dit mon prédécesseur, en une circonstance inoubliable : « À l'ordre, messieurs, pour l'amour du ciel, un peu de silence! » Et je le revois, ce silence... toutes ces rangées de visages électrifiés... et lui avec sa frange d'or, au bec sa pipe de bruyère, le corps droit, impérieux, une attitude de soldat, nous tenant tous sous son regard du haut du podium. Le gymnase bondé jusqu'à la suffocation, plus une place assise. Les plus chanceux perchés sur un cheval d'arçon, ou suspendus sans bouger à la barre fixe. « À l'ordre, messieurs, a-t-il dit, pour l'amour de Moah! » Et, d'un seul mouvement, nous nous sommes tournés vers la fenêtre pour contempler Moah sur la pelouse, sa haute statue couverte de neige, ce jour-là comme aujourd'hui. Moah. Sir Fred Moah! Oui, le prédéces-

seur de mon prédécesseur, notre prédécesseur à tous, l'homme qui posa la première pierre, l'homme qui – littéralement traqué par des hordes innombrables de patients, ou de patients en puissance, qui le suivaient à travers villes et hameaux, par monts et par vaux, le guettant à l'ombre d'une haie, au coin d'un pont ou dans l'eau d'un fossé – ouvrit dans tout le pays une institution après l'autre, maisons de repos, maisons de convalescence, maisons de retraite, sanatoria... Un homme encensé par le Ministère, vénéré par la population, subventionné par l'État. L'homme qui instaura un nouvel ordre de l'humanité, avec l'humanité et pour l'humanité. Et le mot clé, justement, était... l'ordre! (*Il se tourne vers Gibbs.*) Et moi, Gibbs, j'ai lutté pour préserver cet ordre. Le voilà, mon sacerdoce. Et vous choisissez le matin de Noël pour venir m'annoncer cela. En vérité, Gibbs, je vous le dis, je sens l'odeur du désastre.

GIBBS : Si vous le permettez, monsieur le directeur, je ne pense pas que cet incident puisse avoir des conséquences si extrêmes.

ROOTE : Vous ne le pensez pas, hein? Avons-nous jamais, à votre connaissance, accouché d'un enfant entre ces murs?

GIBBS : Pas à ma connaissance, monsieur le directeur.

ROOTE : Voilà, pas de précédent, pas de mètre-étalon. En tant que mathématicien, vous constatez comme moi l'absence de tout critère de valeur nous permettant de mesurer les implications de cet événement.

GIBBS : Je ne suis pas mathématicien, monsieur le directeur.

ROOTE : Non? Vous en avez l'air! (*Il remet ses lunettes dans sa poche et s'assied à son bureau.*) Très bien! Nous avons du pain sur la planche. Trouvez-moi le coupable. Qui est-ce?

GIBBS : Quant à ça, monsieur le directeur, nous n'avons pas encore de certitude.

ROOTE : Pourquoi pas? Avez-vous interrogé la patiente?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Qu'est-ce qu'elle a dit?

GIBBS : Elle s'est montrée... évasive. Elle a dit qu'elle ne pouvait jurer de rien, sachant qu'au cours de l'année écoulée

elle a eu des relations avec presque tous les cadres de la maison.

ROOTE : Presque... tous... les cadres?

GIBBS : Ce sont ses déclarations, monsieur le directeur.

*Roote se frotte la bouche.*

ROOTE : Voyons, qui est le 6459?

GIBBS : C'est une femme d'une trentaine d'années...

ROOTE : Tout ça ne me dit rien, allez plus loin, à quoi ressemble-t-elle? Peut-être que je la connais.

GIBBS : Oh, il ne fait aucun doute que vous la connaissez, monsieur le directeur.

ROOTE : Décrivez-la-moi.

*Un temps.*

GIBBS : Grassouillette.

ROOTE : Les cheveux noirs?

GIBBS, *s'asseyant* : Ils ne sont pas blonds, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Petite?

GIBBS : Certainement pas grande.

*Un temps.*

ROOTE : Une sorte de visage plutôt sensuel?

GIBBS : Plutôt sensuel, oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui! (*Un temps.*) Elle a une sorte de visage assez sensuel, n'est-ce pas?

GIBBS : Oui, je dirais... plutôt sensuel, monsieur le directeur.

ROOTE : Elle claudique en marchant?

GIBBS : Oh, peut-être un rien, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui, elle claudique. Elle claudique de la fesse gauche.

GIBBS : La gauche, monsieur le directeur?

ROOTE : Disons... une des deux. Ça j'en suis sûr.

GIBBS : Oui, elle a une légère claudication, monsieur le directeur.

ROOTE : Oui, je le sais bien. (*Un temps.*) Elle claudique un

brin. Chaque fois qu'elle marche... elle claudique. Et aussi... elle raffole de caramels mous, quand elle peut en trouver.

GIBBS : C'est tout à fait vrai, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE : Non... je ne crois pas connaître cette créature. (*Un temps.*) Et vous me dites que la plupart des cadres de la maison ont eu des relations avec elle, c'est bien ça?

GIBBS : Apparemment oui, monsieur le directeur.

ROOTE, *se levant* : Eh bien, il y en a un qui a manqué son coup, non? Il y en a un qui aurait mieux fait de se servir de sa tête. De son expérience. D'un minimum de gros bon sens commun. Je ne reproche pas à mes hommes de tremper leur tartine à l'occasion. C'est inévitable. Il faut bien que ça s'évacue quelque part. De plus, c'est dans l'intérêt de la science. Si un de mes cadres décide d'appliquer à une patiente, pour son bien, une certaine dose de copulation, ma foi il fait d'une pierre deux coups! Ça ne fait de mal ni au soignant ni à la soignée. Ça, en tout cas, je le sais d'expérience. (*Avec une soudaine emphase.*) Mais il existe une règle que nous connaissons tous! Ne jamais monter à cru! Ne jamais oublier les précautions d'usage. Sinon on risque des complications. Ne jamais monter à cru, et ne jamais oublier de rédiger un rapport. Il est indispensable que les réactions du patient soient collectionnées, comparées avec d'autres, enregistrées, estampillées et, si possible, revérifiées! C'est le B-A-Ba! (*Sombrement.*) Vous savez ce qui me saute aux yeux, Gibbs? Laissez-moi vous le dire. Il y a quelqu'un... ici, qui n'a pas envoyé son rapport!

GIBBS : En effet, monsieur le directeur.

ROOTE : QUI?

*Gibbs s'assied sur le canapé. Il plaque sa main sur sa bouche.*

GIBBS : Je crois que je sais!

ROOTE : QUI?

GIBBS, *pensif* : Oui, ça me vient tout d'un coup. Je suis un idiot de ne pas l'avoir compris plus tôt.

ROOTE : Qui est-ce, pour l'amour de Dieu?

GIBBS : J'aimerais procéder à quelques vérifications, monsieur le directeur, avant de... de vous l'amener ici.

ROOTE : Entendu. Mais trouvez-le! Le bon renom de cette institution en dépend.

*Il se rassied à son bureau. Gibbs se dirige vers la porte.*

GIBBS : Que dois-je faire pour le bébé, monsieur le directeur?

ROOTE : Flanquez-le dehors.

GIBBS : Dans ce cas, monsieur le directeur, il faut renvoyer la mère aussi.

ROOTE : Pourquoi?

GIBBS : Il ne pourrait pas vivre sans sa mère.

ROOTE : Pourquoi pas?

GIBBS : C'est sa mère qui le nourrit.

ROOTE : Je le sais bien! Vous me prenez pour un demeuré? C'est ma mère qui m'a nourri, figurez-vous!

GIBBS : La mienne m'a nourri.

ROOTE : Mais la mienne m'a nourri! (*Un temps.*) Je m'en souviens très bien. (*Un temps.*) Il n'y a pas de nourrice dans cette maison? S'il y a une nourrice dans la maison, le bébé partira avec la nourrice et la mère restera ici.

GIBBS : Il n'y a pas de nourrices parmi les cadres, monsieur le directeur.

ROOTE : Il ferait beau voir! Non, je pense au personnel subalterne, le personnel de cuisine, le personnel de ménage. Voyez s'il n'y a pas une nourrice parmi le petit personnel et réglez-moi cet incident.

GIBBS : Vous ne craignez pas que ce bébé manque à sa maman, monsieur le directeur?

ROOTE : Moi... il ne me manquera pas. Il vous manquera?

GIBBS : Non, monsieur le directeur, il ne me manquera pas.

ROOTE : Alors pourquoi manquerait-il à sa mère? (*Ils s'affrontent du regard. On entend frapper à la porte.*) Qui est-ce?

CUTTS, *derrière la porte* : Moi.

ROOTE : Gibbs, trouvez le père... Entrez!

*Miss Cutts entre.*

CUTTS, à Gibbs : Bonjour.

GIBBS : Je vous tiendrai au courant, monsieur le directeur.  
ROOTE : Merci de votre diligence. (*Gibbs sort. Miss Cutts s'installe sur le canapé. Roote se lève de son bureau et vient s'affaler auprès d'elle.*) Je suis à bout de forces.

CUTTS : Je crois que cet homme a peur de moi.

ROOTE : Quelle baliverne!

CUTTS : Il ne me parle jamais. Il ne m'a jamais adressé la parole. Et il n'y a pas que ça! Jamais... jamais il ne me regarde. Comment ne pas en déduire que je dois le terrifier d'une façon ou d'une autre?

ROOTE : Qu'est-ce que ça veut dire, il ne parle jamais? Vous êtes bien obligés de parler, tous les deux. Vous travaillez ensemble, non?

CUTTS : Oh oui, nous parlons service. Nous discutons des patients, naturellement. Hier encore, nous avons discuté ensemble au sujet d'un patient. Mais il ne me parle jamais en dehors du service.

ROOTE : Hier? Quel patient?

CUTTS : Ou bien alors... est-ce qu'il ne serait pas un peu amoureux de moi? Peut-être qu'il me trouve si... troublante qu'il n'ose pas me regarder... Hein?

ROOTE : De quel patient avez-vous discuté ensemble?

CUTTS : Je ne peux pas dire qu'il m'attire beaucoup. Il est si froid! Oh, je ne déteste pas qu'un homme soit un peu froid, mais pas froid à ce point-là! Non, non, il est beaucoup trop froid. Du reste, je crois que je vais lui poser la question. Je crois que je vais lui demander si c'est parce qu'il est un peu amoureux de moi ou si c'est parce que je le terrifie. Après tout, mieux vaut savoir!

ROOTE : Je viens d'apprendre une sacrée nouvelle! Une de nos patientes vient d'avoir un bébé.

CUTTS : Un bébé? Comment?

ROOTE : En chair et en os. Et sous mes auspices. C'est une véritable infamie.

## Scène 3

## 123

CUTTS : Comment a-t-elle fait son compte?

ROOTE : Elle avait un complice.

CUTTS : Non? Qui?

ROOTE : C'est bien ce que je voudrais savoir.

CUTTS : Quelle patiente? Qui est-ce?

ROOTE : Je ne la connais pas.

*Miss Cutts se renverse contre son dossier.*

CUTTS, d'une voix rêveuse : Je parie que... elle doit se sentir si féminine maintenant...

ROOTE, distraitemment, le regard au loin : Elle a toujours été féminine.

CUTTS : Est-ce que tu me trouves assez féminine, mon cheri? Ou bien tu trouves que je devrais être plus féminine? (*Roote est toujours perdu dans ses pensées.*) Chéri?.. Tu ne me trouves pas trop masculine, au moins? Je veux dire... tu trouves que je devrais aller encore plus loin? Dis, tu trouves?

ROOTE, marmonnant distraitemment : Oui, oui, pourquoi pas?

CUTTS : Tu trouves vraiment que je devrais être plus féminine?

ROOTE : Quoi?

CUTTS : Mais tu dis toujours que je suis suffisamment féminine!

ROOTE : Tu es suffisamment féminine.

CUTTS : Alors si je suis suffisamment féminine, pourquoi veux-tu que je sois encore plus féminine?

ROOTE : Mais je ne veux pas, je ne veux pas.

CUTTS : Tu viens pourtant de dire que c'est ça que tu veux!

ROOTE : Mais non, je ne veux pas, je ne veux pas.

CUTTS, à toute allure : Parce que ce serait trop affreux si tu pensais sincèrement que je te fais faux bond dans le domaine le plus important des rapports entre un homme et une femme et...

ROOTE : Tu es bien assez féminine!!

*Un temps.*

CUTTS : Tu le penses vraiment?

ROOTE : Oui. (*Il se passe la main dans les cheveux.*) J'ai eu une

matinée éreintante. Et pour couronner le tout, un de mes patients est mort.

CUTTS : Mort?

ROOTE : Mort.

CUTTS : Oh, mon pauvre ange, et moi qui te faisais bisquer!  
(*Elle l'embrasse.*) Je vais te faire un massage. Allons dans ta chambre. Je vais te masser la nuque.

ROOTE : Oui. Viens me masser la nuque.

*Ils passent dans la chambre.*

NOIR

#### *Scène 4*

LE SALON

*Les lumières montent. Gibbs entre. Il s'installe devant le guéridon, prend un jeu de cartes et attaque une patience. Il est très concentré.*

*Une faible lumière monte sur l'escalier, à côté du salon.*

*Lush apparaît en haut et descend les marches.*

*On entend soudain un long soupir, amplifié. Lush s'immobilise. Gibbs, qui allait poser une carte, reste la main en l'air. On entend un long cri funèbre, amplifié.*

*Lush tourne la tête. Gibbs, la carte à la main, tourne la tête.*

*On entend un rire, amplifié, qui s'éteint peu à peu. Un temps de silence.*

*Lush finit de descendre l'escalier et entre dans le salon.*

LUSH : Bonjour, Charlie. (*Il referme la porte et s'approche du guéridon. Gibbs, après lui avoir jeté un bref regard, pose une carte. Lush se penche pour examiner son jeu. Gibbs, brusquement, mélange les cartes.*) Alors, Charlie, ça baigne? (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu fabriques? (*Un temps.*) Mmmm? (*Un temps.*) Tu passes un bon Noël?

GIBBS : Tu veux quelque chose?

LUSH : Qu'est-ce que tu me dis de ce temps?

*Gibbs rassemble les cartes et les range dans le coffret.*

GIBBS : Oui, tu veux quelque chose! Quoi?

LUSH : Je veux quelque chose, moi? Non, je ne veux

rien. Si! Il y a quelque chose que je veux te signaler, en fait.

GIBBS : De quoi s'agit-il?

LUSH : Ne sois pas si tendu, Gibbs. Après tout, on est copains, non? On fait tous partie de la même équipe.

GIBBS : Tu as quelque chose à signaler. De quoi s'agit-il?

LUSH : D'abord, je voudrais te poser une question.

GIBBS : J'écoute.

LUSH : Comment va le 6459?

*Un temps.*

GIBBS : Tu as quelque chose à signaler. De quoi s'agit-il?

LUSH : Il paraît qu'elle a accouché.

GIBBS : Mêle-toi de tes affaires.

LUSH : Oh, mais ça nous concerne tous, tu sais. Nous sommes tous concernés.

GIBBS : Écoute, Lush. Je n'ai aucune envie de discuter de quoi que ce soit avec toi. Si tu as un rapport à faire, fais ton rapport et épargne-moi tes pitreries.

LUSH : C'est toi le papa? (*Gibbs s'adosse à sa chaise et croise les bras.*) Ou le vieux, peut-être... C'est le vieux, le papa? (*Il s'assied.*) Qui va porter la casquette? Miss Cutts? Tu crois que c'est elle le papa? On est tous terriblement excités, tu sais! On se demande comment on va l'appeler. Il faut bien que ce gosse ait un nom. Tu as une idée, toi? À mon avis, il faut trouver un nom qui lui rappellera cette institution quand il sera grand, tu ne crois pas? L'endroit où il est né. Bien sûr, ça dépend de qui est son père, non? Après tout, le papa voudra peut-être que son fils ait le même prénom que lui. C'est-à-dire que si le père s'appelle John, par exemple, alors le gamin s'appellera John aussi. Tu me suis? Le même nom que son papa.

GIBBS : Tu sais, Lush, je ne comprends pas par quel miracle tu es encore ici. Tu es incompétent, tu es grossier, tu es malsain... tu es inutile... tu es le plus sinistre connard que j'aie jamais vu.

LUSH : Je vois que tu es dans un de tes mauvais jours, mon

cher Gibbs, alors mieux vaut que j'en finisse avec mon rapport puisque c'est pour ça que je suis ici.

GIBBS : De quoi s'agit-il?

LUSH : La mère du 6457 est venue me voir ce matin.

GIBBS : La mère du 6457?

LUSH : Oui. Tu sais... celui qui est mort. Qui est mort jeudi dernier. D'une crise cardiaque.

GIBBS : Sa mère?

LUSH : Oui.

GIBBS : Comment a-t-elle pu entrer ici?

LUSH : C'est ça qui m'a épaté. Franchement. Ça m'a franchement épater. Je me suis demandé, voyons, comment a-t-elle fait pour entrer ici? Comment s'y est-elle prise? Pourquoi ne l'a-t-on pas interceptée? Pourquoi n'y a-t-il eu personne pour lui demander ses papiers? Voilà ce qui m'a épaté. Et puis... en un éclair... j'ai trouvé la réponse. Elle a dû se cacher toute la nuit dans les fourrés, à attendre que Tubb quitte sa guérison pour aller pisser, ce qui a dû arriver à un moment ou à un autre... sur quoi elle a foncé... comme un pet sur une toile cirée. C'est tout simple. On a trop souvent tendance à mésestimer les ruses toutes simples des gens simples. Tu veux son signalement?

GIBBS : Non. Qu'est-ce qu'elle voulait?

LUSH : Elle voulait savoir comment allait son fils. Elle m'a dit qu'on lui a expliqué, quand son fils est entré ici, qu'il avait besoin de repos et de soins spéciaux, qu'on lui donnerait des nouvelles en temps voulu... mais elle ne l'avait pas vu depuis un an et voulait savoir où il en était.

GIBBS : Qu'est-ce que tu lui as répondu?

LUSH : Je lui ai dit... un an? Vous ne l'avez pas vu depuis un an? Voyons, c'est insensé! Vous n'êtes donc pas venue pour la Fête des Mères, ni pour la Fête de la Moisson, ni pour le pique-nique de l'été qui réunit chaque année patients, soignants, parents et amis? Vous n'avez donc pas été invitée à la Veillée de la Toussaint? au Bal du Joli Mai? à la Grand-Messe d'Octobre? au banquet mixte des Anciens Pensionnaires?... Ni au bal champêtre sur la pelouse? ni à tous nos

buffets froids sur le toit du pavillon? ni au concours de croquet en nocturne? ni au barbecue de marcassin au bord de l'étang? Rien de tout ça? Je n'en ai jamais entendu parler, m'a-t-elle dit. Quoi? j'ai dit. Et notre exposition Cimaise d'Automne? Et notre concert mensuel dans le salon de musique? Et nos débats bisannuels sur un thème sélectionné, qui se déroulent traditionnellement dans le vestiaire des messieurs? Et notre Corso Fleuri? Et l'inauguration de la statue de Sir Fred Moah en pied? Et notre Festival de Sketches, devant un jury présidé par miss Daisy Cutts, lauréate du L.R.M.B., diplômée de l'A.C.A., notre monitrice d'art dramatique? Vous n'avez assisté, ai-je dit, à aucune de ces activités, à aucune de ces cérémonies grâce auxquelles, depuis des temps immémoriaux, nous rassemblons et canalisons l'énergie de nos patients? Oh flûte, a-t-elle dit, je n'ai jamais été mise au courant! C'est manifestement une erreur de secrétariat, ai-je dit, je vais faire faire une enquête. Mais vraiment, j'ai dit, quel dommage que vous n'ayez pas pu voir votre fils avant, car il nous a quittés.

GIBBS : Quoi!?

LUSH : Il a été transféré récemment, j'ai dit, dans une maison de convalescence. Mais je croyais que c'était une maison de convalescence ici, a dit la maman du 6457. (*Il éclate de rire.*) Pauvre sotte! Ici, une maison de convalescence? ai-je rétorqué, non, non, non, pas du tout, pas du tout, qui a pu vous mettre cette idée en tête? C'est une maison de repos. Ah bon, a dit la maman du 6457, je vois, mais dois-je en conclure que si on a dû l'envoyer dans une maison de convalescence c'est parce qu'il n'avait pas le repos nécessaire ici? Ah, madame 6457, ai-je dit, ce n'est pas aussi simple que ça. Ce n'est pas tout à fait aussi simple que ça! Une maison de repos, suivez-moi bien, n'est pas seulement un endroit pour se reposer, de même qu'une maison de convalescence n'est pas seulement un endroit pour... pour convalescer. Non, non, dans ces deux institutions, le patient doit participer aussi largement que possible au travail comme aux loisirs et aux activités de groupe... à défaut de quoi la notion même de repos ou de convalescence n'a

plus aucun sens. N'allez surtout pas imaginer que ces deux termes, repos et convalescence, sont synonymes. Non, non, non, non. Ils recouvrent, suivez-moi bien, des stades distincts: parfois c'est par le repos qu'on commence, et ensuite vient la convalescence. D'autres fois c'est le contraire. Bien évidemment, l'ordre des étapes est déterminé en fonction des meilleurs intérêts du patient. Par conséquent, ai-je poursuivi, soyez assurée que si votre fils a été transféré dans une autre institution c'était dans son meilleur intérêt... et cela après une analyse approfondie de son cas, fondée sur la masse foisonnante des diagnostics établis par les experts de notre établissement, qui rassemble quelques-uns des meilleurs cerveaux du pays... et cela sans pleurer ni notre temps ni notre peine, afin de récolter et d'engranger moisson après moisson après moisson de documentation appropriée : études, témoignages certifiés, enregistrements sur cassettes écoutés recto-verso jusqu'aux premières lueurs de l'aube... Combien d'heures sur la brèche, et quelle attention portée aux détails les plus infimes, quels efforts acharnés, quel dévouement exemplaire à la Cause, quels examens méticuleux de toutes les facettes du problème... avant que soit choisie la voie la plus sûre et la plus bénéfique pour venir à bout de votre... du mal dont souffre votre fils. Et notre conclusion, au sortir de cette enquête d'une qualité si exceptionnelle, a été qu'il convenait de transférer votre fils dans une maison de convalescence où, nous en sommes persuadés, il connaîtra enfin le repos. (*Un temps.*) Je lui ai fait remarquer de surcroît que le Ministère nous a donné carte blanche. Elle est partie émue jusqu'aux larmes par ce plaidoyer pro domo.

*Un temps.*

GIBBS : Je prends bonne note de votre rapport, monsieur Lush.

LUSH : Pas un mot de félicitation?

*Gibbs regarde sa montre et s'approche du téléphone mural.*

GIBBS : Si vous voulez bien m'excuser?  
LUSH : Je vous excuse pour cette fois.

*Il sort. Gibbs décroche le combiné.*

GIBBS : Le 23, je vous prie. (*Un temps.*) Monsieur le directeur? Ici Gibbs. Pourrais-je, si vous le permettez, dire un mot à miss Cutts, au sujet de l'affaire dont nous discutions tout à l'heure? Merci infiniment. (*Un temps.*) Miss Cutts?... Je crois savoir que vous connaissez un certain Lamb. L.A.M.B. Un de nos tout jeunes cadres... Oui. Auriez-vous l'obligeance de l'appeler et de le conduire à la cellule de tests numéro 2? Quand je vous aurai rejoints, je vous demanderai de passer dans la cabine de contrôle 2-A, j'aurai besoin de votre assistance. Merci, mademoiselle.

*Il raccroche et quitte le salon.*

NOIR

L'ESCALIER

*Les lumières montent. Miss Cutts apparaît au bas de l'escalier, suivie de Lamb. Elle porte une blouse blanche. Ils s'engagent dans l'escalier.*

LAMB : Mademoiselle... de quoi s'agit-il, à votre avis? Vous m'avez bien dit qu'il souhaite me voir en personne, n'est-ce pas?

CUTTS : Oh oui... en personne.

LAMB, s'arrêtant : Mais il ne vous a pas dit pourquoi?

CUTTS : Non.

LAMB : Écoutez, je ne m'explique pas comment, mais dès que vous m'avez dit : « M. Gibbs veut vous voir », je me suis

senti extraordinairement... excité! C'est surprenant, non? Je vous assure, j'ai ressenti une espèce de... d'excitation extraordinaire. Et ça ne m'a pas quitté, vous savez!

*Ils parviennent en haut de l'escalier et disparaissent.*

NOIR

## Scène 5

LA CELLULE DE TESTS

*Les lumières montent. Miss Cutts et Lamb entrent dans la pièce insonorisée. Lamb continue de parler.*

LAMB : ...oui, je sais, je suis sans doute trop curieux, mais je sens que c'est un tournant... capital. Sinon pourquoi me sentirais-je si excité?... Vous savez, je ne peux pas m'empêcher de penser, je reconnaissais que c'est idiot de ma part, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ça a quelque chose à voir avec mon avancement. Vous pensez qu'il a lu mes propositions? Sinon pourquoi me ferait-il appeler alors que je suis de garde?

*Gibbs entre par l'autre porte. Il porte une blouse blanche.*

CUTTS : Monsieur Gibbs... je ne sais si vous connaissez monsieur Lamb?

GIBBS, à Lamb : Comment allez-vous?

LAMB : Comment allez-vous, monsieur?

CUTTS : Je vous prie de m'excuser un instant.

*Elle sort par la seconde porte.*

GIBBS : Prenez un siège, monsieur Lamb.

LAMB, suivant le regard de Gibbs : Celui-ci?

*Gibbs désigne l'unique siège, une sorte de fauteuil de dentiste.*

GIBBS : Oui, celui-ci. (*Lamb s'assied.*) Je suis ravi de vous connaître enfin.

LAMB : Merci beaucoup. Vous savez, mon travail m'intéresse énormément... je dois dire qu'on a vraiment l'impression qu'il se passe ici des choses très... *importantes*, des choses essentielles... et comment ne pas considérer comme un honneur d'y participer, si peu que ce soit!

GIBBS : C'est une attitude très positive.

LAMB : Oh, c'est sincère, je vous assure.

GIBBS : Tant mieux. J'ai pas mal entendu parler de vous, vous savez?

LAMB : Vraiment?

GIBBS : Oui, et il y a beaucoup de choses dont j'aimerais bavarder avec vous dès que nous aurons une minute. D'ici là je me demande si... si vous accepteriez de nous prêter votre concours?

LAMB : Je ne demande pas mieux!

GIBBS : Bravo! (*Sans élèver la voix.*) Miss Cutts, pourriez-vous descendre, je vous prie?

LAMB, stupéfait : Excusez-moi mais...

GIBBS : Je vous demande pardon?

LAMB : C'est à miss Cutts que vous parlez?

GIBBS : Oui, je lui ai demandé de descendre.

LAMB : De descendre? D'où ça?

GIBBS : De la cabine 2-A.

LAMB : Et elle vous a entendu?

GIBBS : Bien sûr.

LAMB : Comment?

GIBBS, montrant du geste : Il y a un micro. On vient de le brancher.

LAMB, avec un petit éclat de rire : Ah, je vois! (*Un temps.*) Curieuse, cette pièce, non?

GIBBS : Cette cellule est insonorisée. (*La seconde porte s'ouvre et miss Cutts entre.*) Ah, miss Cutts... Bien. Maintenant, Lamb, j'aimerais votre concours pour quelques petits tests. Vous voulez bien?

LAMB : Des tests? Avec joie. Depuis mon arrivée ici, je rêvais de passer des tests.

GIBBS : C'est vrai? Très bien.

LAMB : De quel genre de tests s'agit-il?

GIBBS : De simples expériences.

LAMB : Ah, tant mieux!

GIBBS : Dites-moi, miss Cutts, nous avons un sujet très coopératif!

CUTTS : Absolument.

GIBBS : Oh, à propos, Lamb, joyeux Noël.

LAMB : Merci. Joyeux Noël à vous, monsieur. Joyeux Noël, miss Cutts.

CUTTS : Joyeux Noël à vous. (À Gibbs.) Et joyeux Noël à vous, monsieur Gibbs.

GIBBS : Et à vous. (D'une voix pleine d'entrain.) À présent... si vous voulez bien fixer les électrodes aux poignets de M. Lamb...

LAMB : Les électrodes?

GIBBS : Oui.

CUTTS : Puis-je avoir votre main, monsieur Lamb? (En souriant, elle prend une électrode dans la poche de sa blouse et la fixe au poignet que Lamb lui tend.) Voilà. L'autre main, je vous prie. (Elle fixe une seconde électrode.)

LAMB : Qu'est-ce que c'est au juste?

GIBBS : C'est... électrique. Vous ne sentirez rien, naturellement. Le plus simple c'est de ne pas y penser.

CUTTS : Maintenant je vais brancher.

*Elle s'approche d'un boîtier fixé au mur, d'où sortent trois câbles terminés par des fiches. Elle en sélectionne deux et revient vers le fauteuil de Lamb.*

GIBBS : Oui, maintenant elle va brancher. Vous voyez ces petites prises femelles sur les électrodes? C'est là qu'on branche les fiches. (Il regarde miss Cutts pendant qu'elle branche les deux câbles.) C'est ça! D'abord la fiche A, et ensuite la fiche B. C'est parfait. Vous voilà branché.

LAMB : Ah... alors maintenant je suis branché?

GIBBS, avec un gloussement joyeux : Ha-ha, mais oui, vous voilà branché, mon cher! Vous voyez ces câbles? Ils traversent le mur et aboutissent dans la cabine de contrôle. Nous sommes branchés par les deux bouts.

LAMB : Nous?

GIBBS, riant : Non, non, pas nous. Vous. Ici... et dans la cabine, sur le moniteur de contrôle.

LAMB : Ah, je vois. Et à quoi... à quoi servent ces électrodes, exactement?

GIBBS : À mesurer le potentiel électrique de l'épiderme...

LAMB : Ah.

GIBBS : Engendré par l'activité neurale, bien sûr.

LAMB : Oh, oui, bien sûr.

GIBBS : Autrement dit, vos impulsions électriques. Vous comprenez leur importance, n'est-ce pas? et pourtant on connaît encore si peu de choses dans ce domaine... Bien. Maintenant les écouteurs.

*Miss Cutts prend le casque à écouteurs et le pose sur la tête de Lamb.*

LAMB : Et... ces écouteurs?

GIBBS : C'est le même principe. On branche ici dans votre prise de tête, et on branche dans la cabine sur l'autre moniteur. (D'une voix rassurante.) Ne vous inquiétez pas, ce sont des câbles très solides... et très longs. Il y a de la marge. Aucun danger de strangulation.

LAMB, riant : Ah bon. Je respire!

GIBBS : À propos, votre prédécesseur aussi collaborait avec nous de temps à autre. Avant votre arrivée, évidemment.

LAMB : Mon prédécesseur?

CUTTS : Cessez de vous agiter une seconde, monsieur Lamb, je vous en prie, le temps que je branche les écouteurs. (Lamb s'immobilise. Elle branche.) Voilà, c'est fait, merci.

GIBBS : Vous êtes bien?

LAMB : Oui, très bien, merci. Mon prédécesseur, disiez-vous?

GIBBS : Oui, le type à qui vous avez succédé.

LAMB : Ah. Et il a... collaboré? Je suis bien content. Je me

suis souvent demandé ce... ce qu'il faisait exactement. Ah, je suis bien content... je suis fier de... de maintenir la tradition. (*Tous trois rient gaiement.*) Savez-vous où il est maintenant?

GIBBS : Non, je ne sais pas du tout où il est maintenant. Vous savez où il est maintenant, miss Cutts?

CUTTS : Malheureusement non, je ne sais pas.

GIBBS : Non, malheureusement, nous ne savons pas du tout. En tout cas il n'est plus ici, ça c'est une certitude. Bien, maintenant je voudrais que vous restiez assis sans bouger du tout. Détendez-vous complètement. Ne pensez à rien. Voilà, c'est ça. Bien, vous voyez cette petite lampe rouge devant vous? Ignorez-la. Il se peut qu'elle s'allume à intervalles plus ou moins réguliers... faites comme si elle n'existe pas. Restez parfaitement immobile. Vous êtes bien assis? C'est confortable?

LAMB : C'est parfait, merci.

GIBBS : Épatant. Mais ne vous endormez pas, surtout! Nous vous sommes très très reconnaissants, mon vieux, de bien vouloir collaborer avec nous.

LAMB : C'est une joie.

*Gibbs lui tapote l'épaule du bout des doigts et sort avec miss Cutts par la seconde porte, qui mène à la cabine de contrôle.*

*Lamb est immobile dans son fauteuil. Un temps. Il remue légèrement les bras pour mieux s'accouder. Il se concentre. La petite lumière rouge clignote deux ou trois fois.*

*Un temps. Silence. Soudain, Lamb tressaute et son corps se raidit. Il plaque ses mains sur les écouteurs. Il est projeté à bas de son siège, tombe à genoux et se convulse de part et d'autre, les mains toujours cramponnées aux écouteurs. Il pousse de petits cris perçants.*

*Soudain il se tait et reste parfaitement immobile.*

*La lampe rouge clignote toujours. Lamb la regarde, se lève et regagne son fauteuil. Il émet un petit glouissement. La lampe rouge s'éteint.*

*On entend la voix de miss Cutts, venant de la cabine de contrôle.*

CUTTS, invisible : Estimez-vous que vous êtes d'un naturel émotif?

*Lamb regarde autour de lui.*

LAMB : Euh... non, pas autre mesure, non.

*On entend la voix de Gibbs, venant de la cabine de contrôle.*

GIBBS, invisible : Estimez-vous que vous êtes d'un naturel morose?

LAMB : Morose? Non, je ne suis pas du genre morose... mais parfois, bien sûr, il m'arrive de...

CUTTS : Vous arrive-t-il d'avoir des accès de dépression?

LAMB : Mon Dieu, je n'appellerais pas ça exactement de la dépression, mais...

GIBBS : Estimez-vous que vous êtes d'un naturel sociable?

LAMB : Ah, la question n'est pas simple, vous savez. J'essaie, oui, j'essaie vraiment d'être sociable, je crois en fait que tout homme qui s'intéresse à la nature humaine doit s'efforcer de se mêler à autrui, de mieux comprendre autrui. Là je...

CUTTS : Vous arrive-t-il d'être tantôt inexplicablement heureux et tantôt inexplicablement malheureux?

LAMB : C'est bizarre que vous me demandiez ça parce que...

GIBBS : Vous arrive-t-il fréquemment de faire quelque chose que vous regrettez le lendemain?

LAMB : Que je regrette? Quelque chose que je regrette? À vrai dire, tout dépend de ce que vous entendez par fréquemment. Au fond, quand vous dites fréquemment, est-ce que ça...

CUTTS : Êtes-vous fréquemment troublé par les femmes?

LAMB : Par les femmes?

GIBBS : Par les hommes.

LAMB : Par les hommes? Attendez, je m'apprêtais à répondre à la question sur les femmes et...

GIBBS : Êtes-vous fréquemment troublé?

LAMB : Troublé?

GIBBS : Par les femmes.

LAMB : Les femmes?

CUTTS : Par les hommes.

LAMB : Les...? Euh... doucement, une minute, je... voyons... dois-je répondre à chaque question séparément, ou bien en bloc?

CUTTS : À la fin d'une journée de travail, vous arrive-t-il de vous sentir épuisé? Crispé?

GIBBS : À cran?

CUTTS : Irritable?

GIBBS : Déboussolé?

CUTTS : Maussade?

GIBBS : Frustré?

CUTTS : Morbide?

GIBBS : Incapable de vous concentrer?

CUTTS : Incapable de dormir?

GIBBS : Incapable de manger?

CUTTS : Incapable de rester assis?

GIBBS : Incapable de rester debout?

CUTTS : Libidineux?

GIBBS : Lymphatique?

CUTTS : En chaleur?

GIBBS : Priapique?

CUTTS : Brûlant de désir?

GIBBS : Brûlant d'énergie?

CUTTS : Brûlant d'appréhension?

GIBBS : Ou bien vidé?

CUTTS : De toute énergie?

GIBBS : De toute appréhension?

CUTTS : De tout désir?

*Un temps.*

LAMB : Ma foi, c'est assez difficile à dire, je suis...

*Il tressaute et son corps se raidit, il est précipité à bas de son fauteuil, tombe à genoux, se convulse de part*

*et d'autre, les mains plaquées sur les écouteurs, et pousse de petits cris perçants.*

*Soudain il se tait et reste parfaitement immobile.*

*La lampe rouge clignote toujours. Lamb la regarde, se lève et regagne son fauteuil. Il émet un petit glouissement. La lampe rouge s'éteint.*

*On entend de nouveau les voix invisibles.*

CUTTS : Est-ce que vous êtes vierge?

LAMB : Pardon?

CUTTS : Est-ce que vous êtes vierge?

LAMB : Oh, euh... dites-moi, c'est un peu embarrassant. Après tout, devant une dame...

CUTTS : Est-ce que vous êtes virgo intacto?

LAMB : Pardon?

CUTTS : Est-ce que vous êtes vierge?

LAMB : Eh bien oui, c'est exact. Je n'en fais pas un secret.

CUTTS : Avez-vous toujours été vierge?

LAMB : Oh oui, toujours. Toujours.

CUTTS : Puceau dès le berceau?

LAMB : Dès le berceau? Mais oui. Dès le berceau.

GIBBS : Quelle est la Loi du Louveteau?

LAMB : Un louveteau ne s'écoute pas, un louveteau écoute sa cheftaine.

GIBBS : Lorsque vous étiez boy-scout, quel était votre point fort... le saut périlleux? les noeuds? la marelle? saute-mouton? la barre fixe? le saut à la corde? la propreté? la récitation? le ballon prisonnier?

LAMB : En fait, voyez-vous, je n'ai jamais été un boy-scout proprement dit. J'ai été louveteau, ça oui, mais par la suite je ne suis jamais passé aux boy-scouts... je ne sais pas très bien pourquoi... Très honnêtement, je... j'ai oublié. Mais j'ai été louveteau.

CUTTS : Qu'est-ce qui vous fait peur chez les femmes?

GIBBS : Leurs vêtements?

CUTTS : Leurs chaussures?

GIBBS : Leur voix?

CUTTS : Leur rire?

GIBBS : Leurs regards?

CUTTS : Leur façon de marcher?

GIBBS : Leur façon de s'asseoir?

CUTTS : Leur façon de sourire?

GIBBS : Leur façon de parler?

CUTTS : Leur bouche?

GIBBS : Leurs mains?

CUTTS : Leurs jambes?

GIBBS : Leurs dents?

CUTTS : Leurs mollets?

GIBBS : Leurs joues?

CUTTS : Leurs oreilles?

GIBBS : Leurs genoux?

CUTTS : Leurs bras?

GIBBS : Leurs orteils?

CUTTS : Leurs yeux?

GIBBS : Leurs chevilles?

CUTTS : Leurs cuisses?

GIBBS : Leurs...

CUTTS : Leurs...

GIBBS : Leurs...

*Un temps.*

LAMB : Ma foi, tout dépend de ce que vous entendez par... par... ce qui me fait peur...

GIBBS : Vous arrive-t-il de vous réveiller au beau milieu de la nuit?

LAMB : Quelquefois, oui, pour boire une gorgée d'eau.

GIBBS : Vous arrive-t-il de rêver de vous joindre à une communauté de gens qui partageraient tous les mêmes convictions et observeraient tous les mêmes règles?

LAMB : En fait, c'est à une communauté de ce genre que j'appartiens... ici, dans cette institution!

GIBBS : Quelle institution?

LAMB : Celle-ci.

GIBBS : Quelle institution?

LAMB : Celle-ci!

GIBBS : Vous appartenez à cette institution?

LAMB : Bien sûr! (*Un temps de silence. Il lève les yeux.*) Mmmm? (*Un temps.*) Vous avez d'autres questions? (*Un temps.*) Je suis prêt à répondre à d'autres questions. (*Un temps.*) Tout à fait prêt. (*Un temps.*) Je trouve ces tests passionnants! (*Un temps.*) Oh, à propos, quel était ce... ce drôle de bruit tout à l'heure? (*Un temps.*) Ça m'a fait sursauter, je vous l'avoue. (*Un temps.*) Tout va bien là-haut? (*Un temps.*) Il y a encore plein de questions, j'espère! (*Un temps.*) Quand vous voudrez, je suis prêt.

*Un silence. Lamb attend, assis dans son fauteuil.*

*La lampe rouge recommence à clignoter irrégulièrement. Lamb la regarde, fasciné.*

*On entend un déclic, venant de la cabine de contrôle : le micro a été coupé.*

*La lumière rouge augmente d'intensité, jusqu'à noyer la pièce entière. Lamb est immobile dans son fauteuil.*

NOIR

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## SECONDE PARTIE

### *Scène 6*

LE BUREAU DE ROOTE

*Le même soir. Roote, assis à son bureau, examine des papiers. Lush est debout devant la fenêtre et regarde dehors.*

ROOTE, sans lever les yeux : Lush! Qu'est-ce que vous regardez?

LUSH : La cour, monsieur le directeur.

ROOTE : Il y a des gens?

LUSH : Pas âme qui vive.

ROOTE : Quel temps fait-il?

LUSH : La neige s'est changée en boue.

ROOTE : Ah. (*Un temps.*) Le vent s'est levé?

LUSH : Non. Il n'y a pas un souffle de vent.

*Roote feuillette ses papiers.*

ROOTE, marmonnant : Pas de vent, hein? (*Il examine un papier et le plaque sur son bureau d'un grand coup de poing.*) Je ne comprends pas un mot! C'est indéchiffrable. Ce Hogg est tombé sur la tête? Pourquoi ne tape-t-il pas ses rapports à la machine comme tout le monde? Ces pattes de mouche sont illisibles.

LUSH : Sa machine à écrire est en panne, monsieur le directeur.

ROOTE : Comment ça, en panne?

LUSH : Il semble qu'elle soit coincée.

ROOTE : Coincée?

LUSH : Le chariot refuse d'avancer.

ROOTE : Il doit y avoir un obstacle quelque part ou... quelque chose.

LUSH : J'ai l'impression que c'est de la rouille.

ROOTE : De la rouille? Qu'est-ce que vous me chantez là? C'est une machine flambant neuve. Une machine du Ministère. Le Ministère nous en a expédié un plein wagon... quand était-ce?... il y a deux ou trois mois. Toutes flambant neuves. J'ai encore le bordereau quelque part. De la rouille? Du flan, oui! En tout cas, je ne vais pas passer la nuit à me battre pour décoder ce torchon. (*Il range le dossier dans son tiroir, se dirige vers le placard à liqueurs, prend une bouteille de whisky et se sert une rasade.*) J'en ai assez fait pour la semaine. Je ne quitte jamais ce bureau, vous vous rendez compte? Du lever du soleil au coucher du soleil. Jour après jour. C'est la rançon à payer quand on commande, quand on a la charge de tout le bataclan. Comme moi. Tout ce bon Dieu de bataclan.

*Il boit. Lush, à son tour, prend un verre et se sert à boire.*

LUSH : Ce bureau, vous le quittez souvent, monsieur le directeur, non?

ROOTE : Quoi?

LUSH : Je dis qu'en réalité vous le quittez assez souvent, ce bureau, non?

ROOTE : Quand?

LUSH : Quand vous allez voir vos patients, par exemple.

ROOTE : Ça c'est dans le cadre du service. Ce n'est pas une détente. Je parlais de détente, je ne parlais pas du service.

LUSH : Ah.

ROOTE : Du reste, j'ai renoncé à aller voir les patients. Ça n'en vaut pas la peine. C'est du gaspillage d'énergie.

LUSH : Je n'en crois pas mes oreilles, monsieur Roote.

ROOTE : Dispensez-vous de ce « monsieur Roote ».

LUSH : Si je m'attendais à vous entendre dire une chose pareille, monsieur Roote!

ROOTE : Dispensez-vous de m'appeler « monsieur Roote », je vous dis.

LUSH : Mais j'ai toujours cru comprendre que vous considérez, en tant que directeur de cette institution, que les visites aux patients étaient une des initiatives les plus marquantes de votre mandat... monsieur Roote!

ROOTE : Écoutez, Lush! Je vous passe pas mal de choses. Mais n'imaginez pas que je vais tout vous passer.

LUSH : Non, monsieur le directeur.

ROOTE : Si vous croyez que je ne suis pas de taille à vous écrabouiller! Ha! d'une seule main!

LUSH : Je sais, monsieur le directeur.

ROOTE : D'une seule main, Lush!

LUSH : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE : Alors ne faites pas trop le malin, c'est compris? Vous risqueriez de le regretter.

LUSH : Je ne me fais guère d'illusions sur mon avenir, mon colonel.

ROOTE : Ne mappelez pas mon colonel!

LUSH : Mais vous étiez colonel, n'est-ce pas, mon colonel?

ROOTE : Affirmatif. Et pas le plus con, vous pouvez me croire.

LUSH : Permettez-moi d'ajouter que vous avez conservé toute la prestance d'un homme de guerre.

ROOTE : Vous trouvez?

LUSH : Oh oui.

ROOTE : Ça n'a rien de surprenant.

LUSH : Et un intellect qui a toujours une longueur d'avance sur le commun des mortels.

ROOTE : C'est une caractéristique militaire.

LUSH : Vraiment?

ROOTE : Oh oui. Cela dit, certains ne sont guère brillants, je vous l'accorde.

LUSH : Certains quoi?

ROOTE : Certains militaires.

LUSH : Ah bon? Je suis navré d'apprendre ça.

ROOTE : Oui, certains d'entre eux ne nous font pas honneur. Ils n'ont pas de clairvoyance, voilà le drame. Ils n'ont pas les

idées claires. Ils manquent de vista. La vista, c'est ça qui gagne les batailles.

LUSH : Vous deviez être un cas unique dans votre régiment!

ROOTE : Oui, en fait, je... Qu'est-ce que vous voulez dire?

LUSH : L'âge du soldat de métier est mort et enterré.

ROOTE : Quoi?

LUSH : L'homme de métier est mort et enterré.

ROOTE : Ah, euh... oui. Mort et enterré.

LUSH : C'est pourquoi je disais que vous deviez être un cas unique dans votre régiment, monsieur le directeur... vous qui avez fait le tour de tout.

ROOTE : Oui, oui, il y a du vrai dans ce que vous dites.

*Il pose une fesse sur le coin de son bureau.*

LUSH : À bien y regarder, vous n'êtes pas seulement un savant, mais vous avez des dons littéraires, des dons musicaux... et une connaissance approfondie des principales doctrines philosophiques, sans compter la philologie, la photographie, l'anthropologie, la cosmologie, la théologie, la phytologie, la phytonomie, la phytotomie, la...

ROOTE : Oh non, non, pas la phytotomie.

LUSH : Pas la phytotomie?

ROOTE : Je me suis toujours promis de me mettre à la phytotomie, bien sûr, mais... j'avais déjà tellement de fers au feu...

LUSH : Naturellement.

ROOTE : De toute façon, une fois qu'on a maîtrisé la phytonomie on la frôle presque du doigt.

LUSH : Que frôle-t-on du doigt, monsieur le directeur?

ROOTE : La phytotomie!... (*Un temps.*) Si vous nous serviez un verre? (*Lush remplit les deux verres.*) Merci.

LUSH : Pourquoi avez-vous renoncé à voir vos patients?

ROOTE : J'ai laissé tomber, un point c'est tout.

LUSH : Il me semblait que vous obteniez de bons résultats, non?

ROOTE, soutenant son regard : À votre santé.

LUSH : Vous n'avez pas obtenu de résultats?

ROOTE, soutenant son regard : Buvez votre whisky.

LUSH : Ce qui est certain, c'est que vous avez obtenu de bons résultats avec une de vos patientes, tout récemment. Son matricule va me revenir... le 6459, je crois. (*Roote lui envoie son whisky au visage. Lush s'essuie.*) Permettez-moi de remplir votre verre. (*Il prend le verre de Roote, va le remplir et le lui rapporte.*) Oui, des résultats très substantiels, à ce que j'ai cru comprendre. (*De nouveau, Roote lui envoie son whisky au visage. Lush s'essuie, puis il reprend le verre de Roote, va le remplir et le lui rapporte.*) Mais peut-être que je confonds avec le 6457... (*Lush reprend le verre et le brandit, en même temps que le sien, au-dessus de la tête de Roote. Un temps, puis il baisse son propre verre.*) Tchin. (*Il boit une gorgée puis redonne l'autre verre à Roote.*)

ROOTE, serrant son verre; d'une voix sourde : Vous vous oubliez, Lush... vous semblez oublier que lorsque vous vous adressez à moi vous devez m'appeler monsieur le directeur. (*Un temps. Brusquement, Roote ôte son veston, le place soigneusement sur le dossier de son fauteuil, puis se rassied.*) Bon sang, quelle chaleur ici! Il fait sacrément chaud, vous ne trouvez pas? On se croirait dans un crématorium. Pourquoi est-ce qu'il fait si chaud tout d'un coup?

LUSH : La neige s'est changée en boue, monsieur le directeur.

ROOTE : Ah oui?

LUSH : Ça peut jouer des tours.

ROOTE : On a une vague de chaleur, ni plus ni moins. (*On entend frapper à la porte.*) Qui est là? (*La porte s'ouvre et Gibbs apparaît.*) Oh non, qu'est-ce que vous me voulez encore? Cet homme me fera mourir à la peine! On s'assoit une fraction de seconde pour boire un verre tranquille, et on est assailli!

GIBBS : Je viens vous faire mon rapport, monsieur le directeur.

ROOTE : Quoi? (*Gibbs lui désigne Lush d'un geste du menton.*) Oh, ne vous tracassez pas pour lui! Alors, qu'est-ce que c'est?

GIBBS : Je répugne à divulguer des secrets officiels à tout venant, monsieur le directeur.

ROOTE : Je le sais bien que ça vous répugne! Moi ça me

répugne! Ça répugne à tout le monde! Mais nous n'avons pas d'alternative, si?

GIBBS : M. Lush pourrait quitter votre bureau, monsieur le directeur.

ROOTE : Doux Jésus! Quelle impertinence! Ce jeune homme est mon invité, figurez-vous! Ce qui n'est pas votre cas. De ma vie je n'ai entendu une chose pareille! Il vient m'emmerder jusque dans mon bureau et m'ordonne de flanquer mes invités à la porte! Pour qui vous prenez-vous? (*Un temps. Il se tourne vers Lush.*) Il y a vraiment des jours où il me les brise... pas à vous, cher ami?

GIBBS : Je... je vous prie de m'excuser, monsieur le directeur. J'ai été sans doute... présomptueux.

ROOTE : Alors, ce rapport?

GIBBS : On a retrouvé le père.

ROOTE : Non?

GIBBS : Si, je l'ai retrouvé.

ROOTE : Vous l'avez retrouvé? Déjà? En si peu de temps? Saperlipopette, ça n'a pas traîné, Gibbs! (*Il se lève et lui serre la main.*) Du très beau travail! (À *Lush*.) Qu'est-ce que vous me dites de ça, il a mené ça rondement, non?

LUSH : Remarquable.

ROOTE : Voilà comment je forme mes collaborateurs! De la diligence! D'abord et avant tout, de la diligence! Foncez droit au but, ne lanternez pas, ne chipotez pas, empoignez votre homme et collez-le dos au mur! Un bon nez voit plus loin que deux cerveaux! C'est ça que je m'efforce d'inculquer ici, le réflexe au quart de tour. Vrai? Vrai, Gibbs?

GIBBS : Vrai, monsieur le directeur.

ROOTE : Vrai, Lush?

LUSH : Vrai, monsieur le directeur.

ROOTE : Et on fait mouche à tout coup. Gibbs, je suis content de vous. Qui est-ce?

GIBBS : Un certain Lamb, monsieur le directeur.

ROOTE : Jamais entendu parler de lui.

*Il prend la bouteille, se rassoit et remplit son verre.*

LUSH : Lamb? Ça ne peut pas être Pamela Lamb! Pamela Lamb, celle qui travaille au dispensaire?

ROOTE, buvant : Ce n'est pas une femme, triste crétin, c'est un homme!

LUSH : Oh, excusez-moi, je ne suis pas au courant de... Qu'est-ce qu'on reproche à cette personne?

*Un temps.*

ROOTE : Monsieur Gibbs, dites-lui ce qu'on reproche à cette personne.

GIBBS : Une de nos patientes a donné le jour à un enfant. Il a été jugé urgent et indispensable d'identifier le père. Mission accomplie.

ROOTE : Lamb?... Qui est ce Lamb, bon sang? Est-ce que je le connais?

GIBBS : Je doute fort que vous l'ayez jamais rencontré, monsieur le directeur.

ROOTE : Je ne connais même pas la tête qu'il a! Il y a un violeur parmi mon personnel et je ne sais même pas quelle tête il a!

LUSH : Il y a eu viol?

ROOTE : Bien sûr qu'il y a eu viol! Vous n'imaginez tout de même pas que ce genre de chose arrive par consentement mutuel!

GIBBS : Il occupe une place subalterne parmi les cadres de la maison, monsieur le directeur.

ROOTE : Ah oui? Si c'est un cadre subalterne, comment a-t-il pu se faufiler dans la chambre de la patiente? Vous savez aussi bien que moi que seuls quelques collaborateurs triés sur le volet peuvent entrer chez les patients. Comment s'est-il débrouillé?

GIBBS : C'est lui qui est chargé de vérifier que toutes les serrures sont fermées dans la maison, monsieur le directeur. Donc, ou bien la serrure du 6459 n'était pas fermée... ou alors il l'a violée.

ROOTE : C'est incroyable tout ce qu'il se passe ici, n'est-ce pas, Lush?

LUSH : Presque incroyable, oui, monsieur le directeur.  
 ROOTE : On se livre au sabotage... sous mon propre nez.

Ouvrez la fenêtre, on suffoque ici. (*Lush va ouvrir la fenêtre.*)  
 Le chauffage marche?

LUSH : Le radiateur est brûlant.

ROOTE : Pas étonnant que j'aie si chaud!

LUSH : La soirée est très douce, monsieur le directeur. La neige s'est changée en boue.

ROOTE : Ça doit faire la cinquième fois que vous me dites que la neige s'est changée en boue!

GIBBS : C'est vrai, monsieur le directeur, je l'ai remarqué aussi.

ROOTE : Vrai ou pas je m'en moque! Je déteste qu'on ressasse et ressasse et ressasse sans arrêt la même chose. À croire que je suis dur de la comprenotte! La neige s'est changée en boue. J'ai entendu. J'ai compris. Ça suffit. (*Il se verse un verre et boit.*) Vous vous figurez peut-être que je suis gaga? Hein? Que j'ai passé l'âge de la retraite? Détrompez-vous. Je suis rapide comme le tonnerre.

LUSH : L'éclair.

ROOTE : Quoi?

LUSH : Comme l'éclair.

ROOTE : Qu'est-ce que vous essayez d'insinuer, avec vos éclairs?

GIBBS : Vous ne croyez pas que je mérite une petite goutte de whisky, monsieur le directeur?

ROOTE : Doux Jésus, Gibbs fait de l'esprit! Vous avez entendu ça, Lush? Il vient de dire une plaisanterie. C'était une plaisanterie, petit, non? (*Un temps.*) Oh, ça va mieux. Je sens un courant d'air. Essayez de fermer ce radiateur, Lush. Si vous n'y arrivez pas, il faudra trouver Tubb et lui dire de couper la chaudière. (*Lush se penche sur le radiateur.*) Alors?

LUSH : Rien à faire. C'est bloqué.

ROOTE : Très bien, faites éteindre la chaudière.

### *Lush tâte le radiateur.*

LUSH : Le bâtiment est glacial, monsieur le directeur, aux étages supérieurs on se gèle.

ROOTE : Moi je vous dis qu'il fait trop chaud, nom de Dieu, et qu'il faut éteindre cette saloperie de chaudière! Merde, qui est le patron ici, vous ou moi?

LUSH : Pas moi.

ROOTE : J'abats plus de travail que vous tous à la fois. J'ai droit à un minimum de considération, à un minimum de confort. J'exige qu'on coupe le chauffage! Jusqu'au dernier radiateur! Voilà ce qui explique le laxisme, la fainéantise, l'inefficacité dans cette maison. Il fait trop chaud! Ça a toujours été surchauffé. (À Gibbs.) Qu'est-ce que vous avez, vous, à rester planté ici comme un téton transi? Cessez de loucher sur cette bouteille et servez-vous. Pour l'amour de Moah. Que ce soit mérité ou pas. (*Gibbs se sert un verre de whisky.*) Au fait, qu'est-ce que ça veut dire, ça, «je le mérite», hein? Vous ne méritez rien du tout.

GIBBS : Pour avoir identifié le père, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous ne méritez rien du tout. Ni l'un ni l'autre. Vous avez un travail à faire. Faites-le. N'espérez pas que je vous tresse des lauriers pour si peu. Allons, remplissez-moi ça, je veux porter un toast. Vous avez le vôtre, Lush?

LUSH : Une seconde.

### *Il se sert à boire.*

ROOTE, solennel : J'aimerais porter un toast.

LUSH : En l'honneur de quoi, monsieur le directeur?

ROOTE : Messieurs, j'aimerais porter un toast... à nos morts héroïques.

LUSH : Très bien, monsieur le directeur, mais lesquels?

ROOTE : Aux braves qui sont morts pour nous au champ d'honneur.

LUSH : Ah bon.

ROOTE : Aux hommes qui ont donné leur vie pour que nous puissions vivre. Qui se sont sacrifiés pour que nous puissions... continuer. Qui ont contribué à purifier ce monde pour les générations à venir. Aux braves qui sont morts en notre nom.

*Hot-House*

C'est à eux que nous allons boire. C'est Noël, après tout, c'est parfaitement approprié.

LUSH : Mon verre est prêt.

ROOTE : Et vous, Gibbs, votre verre est prêt?

GIBBS : Prêt, monsieur le directeur.

ROOTE, *se levant* : Messieurs, je lève mon verre... (*Il le lève.*)  
...à nos morts héroïques!

GIBBS & LUSH : À nos morts héroïques!

*Ils boivent.*

ROOTE : Il y a un violeur parmi le personnel et je ne sais même pas la tête qu'il a. C'est aberrant. Quel genre d'homme est-il?

GIBBS : Lamb, monsieur le directeur? Indéfinissable.  
ROOTE : Grand?

GIBBS : Non, monsieur le directeur. Petit.  
LUSH : Grand.

GIBBS : Petit.

*Un temps.*

ROOTE : Vous le connaissez donc, Lush?

LUSH : Je l'ai entr'aperçu.

ROOTE : Il est gros?

GIBBS : Maigre, monsieur le directeur.  
LUSH : Gros.

GIBBS : Maigre.

ROOTE : Les yeux marron?

GIBBS : Bleus, monsieur le directeur.

LUSH : Marron.

GIBBS : Bleus.

*Un temps.*

ROOTE : Les cheveux frisés?

*Un temps.*

*Gibbs et Lush se défient du regard.*

LUSH : Raides, monsieur le directeur.  
GIBBS : Frisés.

LUSH : Raides.

*Un temps.*

ROOTE : Les dents de quelle couleur?

GIBBS : Citron, monsieur le directeur.

LUSH : Tête-de-nègre.

GIBBS : Citron.

LUSH : Tête-de-nègre.

*Un temps.*

ROOTE : Signes particuliers?

GIBBS : Néant.

LUSH : Un.

GIBBS : Néant.

*Un temps.*

ROOTE : Vos descriptions ne concordent pas. La prochaine fois apportez-moi une photo en pied. Ou trouvez une caméra... tournez un film d'une demi-heure sur cet individu. Un documentaire pédagogique. On étouffe ici. Il faut appeler Tubb. Il fait anormalement chaud dans cette pièce, vous ne trouvez pas? Même en tenant compte de la saison.

LUSH : Dehors aussi il fait très doux. La neige s'est changée en boue.

*Roote se tourne vers lui en jurant entre ses dents.*

GIBBS : Voulez-vous que j'appelle Tubb par l'interphone, monsieur le directeur?

LUSH : Je l'ai essayé tout à l'heure. Il avait l'air passablement engorgé.

ROOTE : Engorgé? Qu'est-ce qui ne va pas dans cette baraque? Tout est coincé, obstrué, encrassé, crotté! Nous sommes sur la mauvaise pente. Je ne nous vois pas frais. Essayons ça.

*Il appuie sur la touche de l'interphone posé sur son bureau. On entend une voix amplifiée (celle de Tubb).*

LA VOIX : Numéro 84. Un canard. Qui a le billet numéro 84? Un beau canard prêt à mettre au four. Personne? Non réclamé,

Fred... Lot suivant. Billet numéro 21. Dix cigares portugais. Dix superbes cigares portugais. Personne? Non réclamé, Fred... Numéro 38. Deux places de cirque. Deux places de cirque. Non réclamé, Fred... Numéro 44. Un ravissant service six pièces, verres, assiettes, plats et couverts. Un ravissant service six pièces, verres, assiettes, plats et couverts. Numéro 44. Non réclamé, Fred. Lot suivant...

*Roote éteint l'appareil.*

ROOTE : Oui, je dois reconnaître que ça a l'air passablement... engorgé. (*Il remplit les trois verres.*) Qu'est-ce que c'est que ce charabia?

LUSH : C'est la tombola de Noël organisée par le petit personnel... dans le réfectoire du petit personnel.

ROOTE : Une tombola? Avez-vous pris des billets pour moi?

GIBBS : On m'a sollicité, monsieur le directeur, mais... au nom du personnel d'encadrement, j'ai cru bon de décliner.

ROOTE : Ah oui? Dites-moi, il y a un sacré tas de lots qui n'ont pas trouvé preneur, on dirait?

LUSH : Il doit y en avoir des pleins paniers.

ROOTE : Et où ça va, tout ça?

LUSH : Je suppose qu'il y aura une autre tombola à Pâques, monsieur le directeur.

ROOTE : Et... et le canard? On ne va pas garder ce canard jusqu'à Pâques! C'est... ce ne serait pas raisonnable! La volaille, messieurs, je connais ça sur le bout des doigts. Lush, il faut enquêter immédiatement, je veux savoir ce qu'il va advenir de ce canard.

*Il se rassied.*

LUSH : Bien, monsieur le directeur. Et pour les deux places de cirque?

ROOTE : Dire que c'est Noël! Et on ne m'a rien donné. Pas le moindre petit cadeau. Ça me chagrine.

LUSH : En fait je l'ai vu, ce canard, monsieur le directeur.

ROOTE : Ah oui? Comment est-il?

LUSH : Bah, c'est un canard crevé.

ROOTE : Pardon?

LUSH : Je veux dire... il est mort.

ROOTE : Doux Jésus, je ne savais pas qu'il était mort.

LUSH : Si, monsieur le directeur. Aussi mort que ce pauvre 6457. Sinon plus.

*Un temps de silence.*

GIBBS : C'est le whisky du Ministère, monsieur le directeur? Il est excellent.

ROOTE, à Lush : Que savez-vous au sujet du 6457?

GIBBS : Je suggère de ne pas poursuivre cette discussion, monsieur le directeur.

ROOTE : Que savez-vous au sujet du 6457?

LUSH : Je sais qu'il est mort.

ROOTE : Que savez-vous d'autre à son sujet?

GIBBS : Il ne me paraît pas souhaitable de poursuivre cette discussion, monsieur le directeur.

ROOTE, à Lush : Vous vous croyez très habile, hein?

LUSH : En réalité, j'ai vu un membre de la famille du 6457 ce matin.

ROOTE : Vous avez vu quoi?

GIBBS : Lush! La discussion est close.

ROOTE : Un membre de sa famille? Qui?

LUSH : Sa mère.

ROOTE : Comment savez-vous que c'était sa mère?

LUSH : Elle me l'a dit.

ROOTE : Elle a menti!

LUSH : Non, elle n'a pas menti.

ROOTE : Comment le savez-vous?

LUSH : Elle ressemblait bien à une maman.

ROOTE : Comment savez-vous à quoi ressemble une maman?

LUSH : J'en ai eu une, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous croyez que je n'en ai pas eu une, moi?

LUSH, montrant Gibbs : Lui il n'en a pas eu.

GIBBS : Bien sûr que si, salaud.

ROOTE : Moi, monsieur le fier-à-bras, j'ai téte le sein de ma mère.

GIBBS : Moi aussi.

*Hot-House*

LUSH : Et moi de même.

ROOTE : AH OUI? ET ALORS?

*Il se laisse retomber dans son fauteuil. Il aperçoit son verre, le prend et le vide d'un trait. Il s'étrangle, se lève en titubant, convulsé par une quinte de toux. Gibbs et Lush se précipitent à son secours.*

GIBBS, *lui prenant le bras gauche* : Venez vous asseoir dans le fauteuil, monsieur le directeur.

LUSH, *lui prenant le bras droit* : Venez vous asseoir sur le canapé, monsieur le directeur.

ROOTE, *toussant à fendre l'âme* : Aaaah... non...

*Il se débat et parvient à se dégager. Il reste debout, toussant toujours, haletant, épuisé. Lush va remplir un verre de whisky et l'apporte à Roote.*

LUSH : Tenez, monsieur le directeur, buvez cela.

*D'un violent coup de poignet, Roote fait valser le verre. Il reste planté entre eux deux, les regardant tour à tour avec haine, puis il va se rasseoir à son bureau. Lush ramasse le verre tombé à terre, le pose sur le bureau de Roote et le remplit de nouveau.*

ROOTE : La mère du 6457, disiez-vous? Et d'abord, comment est-elle entrée? Le portier n'était pas à son poste?

LUSH : Vous ne désirez pas savoir ce qu'elle voulait?

ROOTE : Je veux savoir pourquoi le portier n'était pas à son poste. À la grille!

LUSH : C'est lui qui organisait la tombola, dans le réfectoire du petit personnel.

ROOTE, *montrant l'interphone* : Tubb? C'est lui qu'on entendait tout à l'heure, dans ce truc?

LUSH : Tubb en personne, monsieur le directeur.

ROOTE : Monsieur organise des tombolas au lieu d'être à

*Un temps de silence.*

*Scène 6*

son poste à la grille? Décidément, la situation se dégrade de minute en minute. (*Il se verse à boire.*) Allons, cul sec! (*Il lève son verre.*)

GIBBS : Joyeux Noël, monsieur le directeur.

ROOTE : Joyeux Noël, Gibbs.

LUSH : Joyeux Noël, monsieur le directeur.

ROOTE : Merci. Joyeux Noël, Lush. Mes meilleurs vœux à tous les deux.

GIBBS & LUSH, *levant leurs verres* : Tous nos vœux, monsieur le directeur.

ROOTE : Merci. Et tous mes vœux pour la nouvelle année.

GIBBS & LUSH : Nos meilleurs vœux pour l'année nouvelle, monsieur le directeur.

*On frappe à la porte.*

ROOTE : Qui est là?

TUBB, *derrière la porte* : C'est Tubb, monsieur le directeur.

ROOTE : Entrez. (*Tubb entre, un paquet sous le bras.*) Tubb! Je croyais que vous étiez en train de parler dans ce truc!

TUBB : Joyeux Noël, mon colonel.

ROOTE : Merci. Vous aussi, Tubb, joyeux Noël.

TUBB : Comment avez-vous trouvé votre dinde de Noël?

ROOTE : Décevante.

TUBB : Oh, je suis désolé, mon colonel.

ROOTE : Trop de sauce. La viande était ramollie.

LUSH : Ah oui? La mienne était sèche comme un coup de trique.

ROOTE : Quoi?

LUSH : Ma parole. Sèche comme un coup de trique.

ROOTE : Eh bien, la mienne nageait dans la sauce.

LUSH : C'est bizarre, n'est-ce pas, Gibbs? La sienne nageait dans la sauce et la mienne était sèche comme un coup de trique.

TUBB : Et elle était ramollie à ce point, mon colonel? Ça m'étonne.

ROOTE : Pourtant le fait est là. C'était franchement ramollo.

(Il montre le paquet que Tubb porte sous le bras.) Qu'est-ce que c'est que ça, Tubb?

TUBB : C'est un cadeau de Noël. Pour vous, mon colonel.

ROOTE : Un cadeau?

TUBB : Un témoignage d'affection respectueuse de la part du petit personnel, mon colonel. Juste un petit quelque chose pour votre Noël.

ROOTE : Ce ne serait pas un canard, par hasard?

TUBB : Un canard, mon colonel?

ROOTE : Je me demande seulement si ça ne serait pas un canard.

TUBB : Hélas non, nous n'avons pas de canard, mon colonel.

ROOTE : Allons donc!

TUBB : Mais non, mon colonel.

ROOTE : Et le numéro 84, alors? Hein? Non réclamé. Prêt à mettre au four. Alors? C'était un canard, oui ou non? Et qui plus est, un canard non réclamé.

TUBB : Ah, ce canard-là! Mais si, il a été réclamé.

ROOTE, stupéfait : Réclamé? Par qui?

TUBB : En réalité, mon colonel, non... il n'a pas été exactement réclamé. Mais nous avons identifié le possesseur du billet gagnant, alors nous gardons ce canard de côté jusqu'à ce qu'il vienne le réclamer, il faut être franc jeu.

ROOTE : Qui est le gagnant?

TUBB : Un certain M. Lamb, mon colonel. (Un temps de silence.) Bref, ce que je vous apporte, mon colonel, c'est un modeste témoignage de... de l'affection respectueuse du petit personnel, avec les compliments de saison de tous les membres de... du petit personnel, et nos vœux les plus sincères pour la nouvelle année.

ROOTE : Merci beaucoup, Tubb. Qu'est-ce que c'est?

TUBB : Une bûche de Noël, mon colonel. C'est le chef lui-même qui l'a faite.

ROOTE : Une bûche? Pour moi?

LUSH : Quelle délicate attention, n'est-ce pas, Gibbs?

ROOTE : Une bûche? Pour moi?

TUBB : Oui, mon colonel, pour vous.

ROOTE : C'est gentil. Comme c'est gentil. Je suis touché. Très touché. Plus que touché. Profondément ému. Il y a longtemps, bien longtemps que je n'ai pas mangé de bûche de Noël. Oui, bien bien longtemps. (Un temps.) C'est... c'est un cadeau du chef?

TUBB : De la part du chef, oui mon colonel, et de ma part à moi, mon colonel, et de la part du personnel de cuisine, mon colonel, et de la part du personnel de garde, mon colonel, et de la part du personnel de ménage, mon colonel, et de la part de tout le petit personnel, mon colonel, de notre part à nous tous... pour vous, mon colonel.

ROOTE : Comme c'est gentil. C'est vraiment très très gentil. Je suis profondément ému. Très profondément ému. Beaucoup plus qu'ému...

LUSH : C'est une attention vraiment très délicate.

TUBB : Mon colonel, le petit personnel... et les patients aussi, j'en suis sûr, seraient très touchés si vous vouliez bien leur dire quelques mots à l'occasion de Noël.

ROOTE : Quelques mots? Doux Jésus, mais je...

TUBB : Ils en seraient très touchés. En ce moment même, ils sont tous rassemblés dans le réfectoire, et j'ai installé un système de haut-parleurs avec des extensions dans tous les couloirs longeant les chambres des patients.

LUSH : Une allocution! C'est une idée magnifique!

ROOTE : Une allocution? Tout votre petit monde aimeraient entendre une allocution? C'est bien vrai?

TUBB : Oh, ils seraient tous enchantés, mon colonel. Je peux vous le garantir. Juste quelques mots à l'occasion de la Noël.

LUSH : Quelle merveilleuse innovation!

ROOTE : Et les patients... ils n'ont pas exprimé... eux-mêmes... le désir de... Si?

TUBB : C'est-à-dire... ils ne l'ont peut-être pas explicité aussi clairement, mon colonel, mais j'ai branché des haut-parleurs un peu partout, et je suis certain qu'ils seront profondément émus.

*Un temps.*

ROOTE : Qu'en pensez-vous, Gibbs? (*Un temps.*) Gibbs!

GIBBS : Oh, excusez-moi, monsieur le directeur, je...?

ROOTE : Je vous demande ce que vous en pensez?

GIBBS : Je... je pense que c'est une excellente idée, monsieur le directeur.

ROOTE : Lush?

LUSH : Je pense que ce serait... profondément émouvant, monsieur le directeur.

*Un temps.*

ROOTE, *énergiquement* : Où est le micro?

TUBB : Dans la bûche, mon colonel.

ROOTE : Où ça?

TUBB : Je l'ai fourré dans le carton avec la bûche.

ROOTE : Un micro n'a pas sa place à côté d'un gâteau! Qu'est-ce qui vous a pris? (*Marmonnant.*) Un micro dans le gâteau, ça n'a pas de sens...

TUBB, *extrayant le micro* : Le voilà, mon colonel.

ROOTE : Très bien, branchez-le, finissons-en.

*Tubb branche la fiche dans une prise murale. Roote s'assied devant son bureau et s'éclaircit la gorge. Tubb s'approche, le micro à la main.*

TUBB : Ici, sur votre buvard, ça ira, mon colonel?

ROOTE : Oui. Bon, dégagiez.

TUBB : Quand vous serez prêt, appuyez sur cette touche, ici, mon colonel.

ROOTE, *lentement* : Bien.

TUBB : Tout le monde attend. Le réfectoire du petit personnel est bondé.

*Un temps.*

ROOTE : Qu'est-ce que vous regardez comme ça, Gibbs?

GIBBS : Rien de spécial, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous êtes en train de *me* regarder! Vous appelez ça rien de spécial? (*Un temps.*) Pas maintenant, je ne peux pas. Je parlerai tout à l'heure. Plus tard. On ne fait pas un discours

comme ça... sans réfléchir. Dites-leur de ne pas se décourager. Dites-leur qu'ils entendront mon message de Noël plus tard. Un peu plus tard.

N O I R

## Scène 7

LE SALON

*Les lumières montent.*

*Miss Cutts entre, s'assied, tire de sa poche une balle de ping-pong et s'amuse à la lancer et à la rattraper.*

*Une faible lumière monte sur l'escalier, à côté du salon.  
Gibbs descend les marches.*

*Soudain on entend un long soupir, amplifié. Gibbs s'immobilise entre deux marches.*

*Miss Cutts, qui allait lancer la balle, s'immobilise. On entend un long cri funèbre, amplifié.*

*Gibbs tourne la tête. Miss Cutts tourne la tête.*

*On entend un rire, amplifié, qui s'éteint peu à peu. Puis c'est le silence.*

*Miss Cutts a plaqué la balle de ping-pong contre sa bouche.*

*Au bas de l'escalier, Gibbs reste un moment immobile, puis entre dans le salon.*

*Miss Cutts lance la balle dans sa direction. Elle tombe aux pieds de Gibbs.*

CUTTS : Attaque!

*Gibbs regarde la balle et l'écrase d'un coup de talon.*

GIBBS : Ne joue pas à ça.

*Il prend un flacon de pilules dans sa poche et en avale une.*

CUTTS : Qu'est-ce que tu as, Charlie?

GIBBS : La migraine.

*Il s'assied et ferme les yeux. Miss Cutts s'approche.*

CUTTS : Oh, tu as la migraine, mon cheri? Viens dans la cabine 2-A. (Elle l'embrasse.) Je vais te guérir. Tu viens?

GIBBS : Il faut que je retourne là-haut.

CUTTS : Là-haut? Pourquoi?

GIBBS : Pour écouter son message de Noël.

CUTTS : Ça recommence? J'espérais que cette année il n'y penserait pas!

GIBBS : Oh si, il y a pensé.

CUTTS : Chaque année!... Ça me donne envie de hurler.

GIBBS : Je ne supporte pas les hurlements.

CUTTS : Charlie... que se passe-t-il? Je ne te plais plus? Dis-moi. Sois franc. Je ne te donne plus le même plaisir qu'auparavant? Sois honnête avec moi. Je ne t'excite plus?

GIBBS : Arrête. Je ne suis pas d'humeur.

CUTTS : Laisse-moi te masser la nuque.

*Elle lui effleure le cou. Il la repousse séchement.*

GIBBS : Ne me touche pas le cou. Tu adores avoir les mains autour du cou des gens, hein?

CUTTS : Toi aussi, Charlie.

GIBBS : Je n'ai pas pour habitude de peloter le cou des gens.

CUTTS : C'était si amusant, ce matin, de travailler avec toi... (Elle s'assied.) Tu es si intelligent. Je n'ai jamais... collaboré avec un homme aussi intelligent que toi. On ne travaille pas assez souvent ensemble. Je m'amuse tant dans la cabine 2-A... C'est l'endroit que je préfère ici. C'est si intime. Pendant qu'on pose les questions il y a une telle intimité! J'adore tes questions. Elles aussi elles sont si intimes. C'est ça que je trouve si excitant... l'intimité devient presque insupportable. On attend que les questions s'arrêtent, pour passer d'une intimité à une autre, c'est éblouissant! Et juste au moment où on sent qu'on ne pourra pas poser une autre question, qu'elles doivent s'arrêter, que tu dois t'arrêter, que tout doit s'arrêter... ça s'arrête! Et alors nous sommes seuls, nous pouvons

commencer... continuer, dans la cabine 2-A... parce que tu sais! tu sais toujours, tu as un sens parfait du synchronisme, tu sais quand les questions doivent s'arrêter, ces questions-là, et quand tu dois commencer à me poser des questions à moi, mais d'autres questions... et ensuite moi aussi je peux commencer à t'en poser, c'est le moment des questions, le moment des questions... des questions, encore et encore.

GIBBS, *se levant* : Je ne suis pas d'humeur, je te dis.  
CUTTS : Viens dans la cabine 2-A, Charlie!

*Gibbs regarde en direction de la porte.*

GIBBS, *inquiet* : Tu n'as rien entendu? Juste maintenant?  
CUTTS : Quoi donc?  
GIBBS : Quelque chose. Un bruit. Des bruits. Juste maintenant. Il y a un instant.  
CUTTS : Non. Rien. Rien du tout. (*Elle le regarde.*) Qu'est-ce que c'était?

GIBBS : Je n'en sais rien.  
CUTTS, *avec un petit rire nerveux* : Ne me dis pas qu'il va se passer quelque chose!

GIBBS : Quelque chose est déjà en train de se passer. Mais je ne sais pas ce que c'est. Je n'arrive pas à... à définir ce que c'est.

CUTTS : C'est absurde.  
GIBBS : Oui, c'est absurde. Il est en train de se passer quelque chose, je le sens, je le sais, et je n'arrive pas à définir ce que ça peut être. C'est... c'est ridicule.

CUTTS : Je sais très bien ce qu'il va se passer!  
GIBBS : Ce vieil imbécile là-haut, il ne voit rien! Il est en train de se soûler avec cette garce!

CUTTS : Je sais très bien ce qu'il va se passer. Tu vas le tuer.  
GIBBS : Quoi?

CUTTS : N'est-ce pas? Tu me l'as promis. Tu m'as promis de le tuer. N'est-ce pas? Fais-le maintenant. Tout de suite. Avant qu'il fasse son discours.

GIBBS : Oh, fous-moi la paix, tu veux bien!  
CUTTS : Tu m'as juré que tu allais le faire!

GIBBS : Moi?  
CUTTS : Oui, que tu allais le poignarder... et puis que tu mettrais ça sur le dos d'un collègue.  
GIBBS : Vraiment? Et qui?  
CUTTS : Lush.  
GIBBS : Lush? Lush ne pourrait jamais passer pour un assassin. C'est un voyou mais pas un assassin.  
CUTTS : Lui, non. Mais toi, oui.

*Il la regarde dans les yeux.*

GIBBS, *lentement* : Qu'est-ce que tu as dit? (*Un temps.*)  
Qu'est-ce que tu as dit que j'étais?  
CUTTS : Rien du tout.  
GIBBS : Tu m'as traité d'assassin.  
CUTTS : Je ne t'ai traité de rien du tout...  
GIBBS, *glacial* : Tu oses me traiter d'assassin?  
CUTTS : Mais je n'ai jamais dit ça!  
GIBBS : Tu connais quelqu'un que j'ai assassiné?  
CUTTS : Mais non, personne!  
GIBBS : Alors comment oses-tu me traiter d'assassin?  
CUTTS : Non, tu n'es pas un assassin!  
GIBBS, *entre ses dents* : Je ne suis pas un assassin, mais lui est un assassin, Roote est un assassin! (*Un temps.*) Tu oses me traiter d'assassin!

CUTTS, *gémissant* : Non, Charlie.  
GIBBS : Tu sais comment ça s'appelle, non? De la calomnie. De la diffamation. (*Un temps.*) Et par-dessus le marché, tu essaies de m'inciter à tuer mon supérieur, M. Roote... l'homme qui mène le navire. Toi, sa propre maîtresse! Pour satisfaire un caprice personnel.

*Un temps.*

CUTTS : Charlie...  
GIBBS : Ta gueule!

*Elle tombe de son siège et se traîne par terre.*

CUTTS, dans un souffle : Oh, je voudrais tant être dans la cabine. Ma chère cabine 2-A... Je ne pourrai jamais plus aller dans la cabine. Je le sais. Jamais.

## NOIR

*On entend une sorte de vrombissement.*

## Scène 8

*On entend toujours le vrombissement. Puis il cesse.*

## LE BUREAU DE ROOTE

*Les lumières montent. Roote et Lush sont assis en train de boire, Roote à son bureau, Lush sur une chaise, le corps tassé en avant. Roote se lève, contourne son bureau et y juche une fesse.*

ROOTE : Les femmes! On peut dire que j'en ai fait le tour. Je ne vous ai jamais raconté l'histoire de la femme à la robe bleue? C'était une espionne. Une espionne en robe bleue. Je l'ai connue à Casablanca. Croyez-moi si vous voulez, elle était au service d'une puissance étrangère. Et cette femme avait un pélican tatoué sur le ventre. Oui. Elle avait un pélican qui lui couvrait le ventre. Elle arrivait à le faire clopiner, ce pélican, à travers toute la pièce. À quatre pattes, ou en crabe, les pattes en avant, cul par-dessus tête, on n'avait qu'à demander. Elle avait un contrôle musculaire supra-humain. Il faut être femme pour posséder un don pareil. Sous sa robe bleue elle portait un jupon. Et sous son jupon elle portait un pélican. (*Un temps.*) Mon gâteau! On n'a pas coupé le gâteau! Mon Dieu, et il est presque minuit. (*Il déballe le gâteau et le soulève à bout de bras.*) Une beauté, cette bûche. (*Il pose le gâteau sur son bureau et ouvre un tiroir.*) Une minute. Voyons voir... Ah, voilà ce qu'il nous faut. (*Il sort une baïonnette du tiroir.*) Et maintenant... on l'éventre! (*Il découpe le gâteau.*) Ah, je me souviens du temps où mes murs disparaissaient sous les cartes de vœux, je pataugeais dans les cadeaux jusqu'aux genoux,

mes oncles et tantes qui venaient trinquer, un bon feu de bois dans la cheminée, des boules dorées sur l'arbre de Noël, des cheveux d'ange, des fleurs, des guirlandes florales, de la musique, des fleurs... des guirlandes florales... et ces rires!... (Brusquement.) Je n'ai pas souvenir d'avoir reçu une carte de vous, je me trompe? Je n'en espérais pas tant, du reste. Parce que vous n'avez aucun sens des convenances, ça se sent à une lieue à la ronde. Pas de cœur. Ce ne sont pas les mots qui blessent, c'est l'esprit, cette attitude mesquine, malsaine. Putride.

LUSH : La neige s'est changée en boue.

ROOTE : Oui, le thermomètre a dû baisser. (Il tend à Lush un bout de gâteau piqué sur sa baïonnette.) Bon, tenez, goûtez-moi ce gâteau. (Lush regarde le gâteau sans bouger.) Allez-y! Mangez. (Lush prend le gâteau. Ils mastiquent en silence, puis Lush crache ce qu'il a dans la bouche. Roote l'empoigne par la peau du cou.) Qu'est-ce que c'est que ces façons? C'est mon gâteau!

LUSH : Je suis incapable de manger ça!

ROOTE, le secouant : C'est ma bûche de Noël! Je vous interdis de recracher ma bûche de Noël!

LUSH, violemment, en se dégageant : Foutez-vous-la où je pense!

#### *Roote le dévisage.*

ROOTE, solennellement : Vous m'insultez, vous insultez le chef, et vous insultez Jésus-Christ. (Un temps.) Nous n'avons que faire d'être aussi orduriers dans cette institution.

LUSH, dans sa barbe : Vieux con...

ROOTE : Lush!

LUSH : Mon colonel?

ROOTE, menaçant : Je vous conseille de marcher droit. Je conseille à tout le monde ici de marcher droit! (Il marche de long en large.) Les choses prennent une tournure qui me déplaît. Je ne peux faire confiance à personne. Et il se passe quelque chose... que je n'arrive pas à toucher du doigt. Il y a quelque chose de bizarre dans l'air. Je le sens. Certains, ici, s'imaginent que j'ai passé l'âge, eh bien non, oh non! nous sommes loin de compte! J'ai un don de seconde vue. Je vois à travers les

murs. (Il réfléchit.) Je ne dis pas que la seconde vue c'est le don de voir à travers les murs. Je dis que j'ai un don de seconde vue et, en plus, que je vois à travers les murs!

LUSH : Sans compter, monsieur le directeur, votre connaissance de la phytotomie.

ROOTE : C'est plus et mieux qu'une simple connaissance. (Un temps.) Oui, je vois à travers les murs. J'entends le moindre chuchotement au fond de la cave. Je n'ai pas dissipé ma jeunesse. J'ai développé mes facultés... jusqu'à la garde! Et j'ai passé énormément de temps à méditer. Méditer! Prenez cette légende grotesque de la Terre qui tourne sur elle-même... C'est de la foutaise! Si la Terre tournait sur elle-même, vous et moi nous valserions sur la moquette les quatre fers en l'air! (Il se penche sur Lush.) Est-ce le cas? Hein? Est-ce le cas? (Lush réfléchit.) Bon!... Et aujourd'hui je sens quelque chose dans mes os. Je sais!... quelque chose est en train de se passer que je ne peux définir. C'est trop idiot, je ne suis pas foutu de savoir ce que c'est. Vous pensez qu'on va m'assassiner?

LUSH : C'est sûrement ça.

#### *Roote saisit la bouteille et remplit son verre.*

ROOTE : Quelle journée pourrie! Dès ce matin ça a mal commencé. Une mort et une naissance. C'est vraiment le bordel! Serait-ce trop demander... qu'on fasse un peu de ménage dans cette baraque? (Lush s'approche du bureau, remplit son verre et va se rasseoir dans le fauteuil.) Vous savez à qui vous me faites penser? Vous me faites penser à Wallace le Cogneur autrefois, à la grande époque. (La porte s'entrouvre et Gibbs se glisse dans la pièce. Il referme la porte et s'y adosse sans bruit.) Il faisait les quatre cents coups avec un dénommé Peter Goghen. Nous on l'avait rebaptisé Peter Goguenot. Un jour, je me souviens, le Cogneur et Peter Goguenot... il avait une cicatrice sur la joue gauche, ce vieux Goguenot, il avait dû choper ça en se bagarrant dans les goguenots d'un bouiboui du port... (Il rit.) Bref, quoi qu'il en soit, voilà mes deux lascars, Goguenot et le Cogneur, en train de débouler sur les bords de l'Euphrate cette nuit-là, quand un flic est arrivé... (Il s'étouffe

*de rire.) Ils voient ce flic qui arrive... ce flic arrive... et ce flic... s'approche de... du vieux Goguenot... et du Cogneur... pour les interroger... cette nuit-là... sur les bords de l'Euphrate... et ce flic a... (Gibbs fait un pas en avant. Roote sursaute.) Aaaaaahhhhh! (À Gibbs.) À quoi vous jouez, nom de Dieu? Se faufiler derrière les gens comme un serpent! Hein? Vous m'avez flanqué une de ces trouilles!*

GIBBS : Je suis venu écouter votre message de Noël, monsieur le directeur.

ROOTE : Et si vous le prononciez vous-même, hein? Vous en crevez d'envie, hein? Pourquoi ne pas le faire vous-même, hein?

GIBBS : C'est un honneur qui vous revient, monsieur le directeur.

ROOTE : Eh bien j'en ai ma claque! Des patients, des cadres supérieurs, des cadres inférieurs, du petit personnel, de toute la boutique!

GIBBS : J'en suis navré, monsieur le directeur.

ROOTE : Vous m'avez tous saigné à mort!

LUSH : Alors pourquoi vous vous accrochez?

*Un temps. Roote le dévisage.*

ROOTE : Parce que je suis le délégué.

LUSH : Le délégué de quoi?

ROOTE, posément : Je vous dis que je suis le délégué.

LUSH : Le délégué de quoi?

*Ils s'affrontent du regard.*

ROOTE : Et pas seulement moi. Nous tous. Même ce con. (À Gibbs.) N'est-ce pas?

GIBBS : Oui, monsieur le directeur.

ROOTE, à Lush : Vous voyez bien!

LUSH : Vous ne vous êtes toujours pas expliqué.

ROOTE : Qui ne s'est pas expliqué?

LUSH : Vous. Vous ne pouvez pas vous expliquer.

ROOTE : Je ne peux pas, moi?

LUSH : Alors expliquez-vous.

GIBBS : Il est soûl.

ROOTE, s'approchant de Lush : Et si vous vous expliquiez, Lush!

LUSH : Non, vous! C'est à vous de vous expliquer!

ROOTE : Prudence, fiston.

LUSH, se levant : Vous êtes le délégué, oui ou non?

ROOTE, l'affrontant d'homme à homme : Oui.

LUSH : En vertu de quelle autorité? De quels pouvoirs êtes-vous investi? Qui vous a nommé? De qui ou de quoi êtes-vous le délégué?

*Roote lui décoche un coup de poing dans l'estomac.*

ROOTE : Je suis le délégué! (Il le frappe à l'estomac.) Je suis investi! (Il le frappe à l'estomac.) J'ai été délégué! (Il le frappe à l'estomac.) J'ai été nommé! (Il poursuit Lush qui recule en titubant, plié en deux.) Délégué! (Il le frappe à l'estomac.) Nommé! (Il le frappe à l'estomac.) Investi! (Il le frappe à l'estomac. Lush s'écroule par terre. Roote se plante au-dessus de lui et hurle :) JE SUIS L'HABILITÉ! (Lush reste immobile, recroquevillé sur lui-même. Roote s'approche du bureau, remplit son verre, puis celui de Gibbs. D'un ton rogue :) Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

GIBBS : Je suis venu entendre votre message de Noël, mon colonel.

ROOTE : Vous êtes bien sûr de ne pas être venu pour m'assassiner?

GIBBS : Vous assassiner?

ROOTE : Oui! Ce n'est pas pour ça que vous êtes venu?

GIBBS : Jamais de la vie. Quelle drôle d'idée!

ROOTE : Bien sûr que si! Je le lis dans vos yeux! Et vous, Lush, vous ne le lisez pas dans ses yeux? Ce type s'est introduit ici pour me faire la peau. Ça se voit dans ses yeux.

GIBBS : Je vous jure que non, mon colonel, les yeux dans les yeux!

ROOTE : Vous en avez un des deux qui louche, mon bonhomme, je vous ai percé à jour. Coupable! Le mot est gravé sur votre front.

GIBBS : C'est ridicule.

ROOTE : Oui mais voilà, vous vous y prenez comme un

manche! Vous ne valez pas tripette. Je vous ai percé à jour... comme ça! (*Il claque des doigts et rit aux éclats.*) Vrai ou faux? Ah, vous n'êtes pas taillé pour faire un assassin, d'accord, Lush? (*Lush entreprend de se relever, laborieusement. Roote se retourne vers Gibbs.*) Alors?

GIBBS : Je trouve cette plaisanterie déplorable, monsieur le directeur.

ROOTE : Tiens donc!

GIBBS : Je la trouve plus que déplorable.

ROOTE : Il trouve ça déplorable. (*Il retourne derrière son bureau, son verre à la main.*) Faut pas se priver, quand on déplore on déplore. (*Il boit.*) Vous êtes trop chatouilleux, Gibbs, c'est ça votre point faible.

GIBBS, *s'asseyant* : Cette insinuation était ignoble.

ROOTE : Psshhh, il se vexe pour un rien!

*Lush s'approche péniblement de Gibbs.*

LUSH : Allons, mon vieux Gibbs, il a juste voulu te faire une petite blague.

ROOTE : Bien entendu, voyons!

GIBBS : Je ne la trouve pas du tout drôle.

LUSH : Il n'en pensait pas un mot! Ma parole d'honneur. Ne te frappe pas. Allons, donne-moi ce couteau et oublions tout ça, d'accord?

*Un silence soudain. Tous trois sont figés sur place. Gibbs et Lush se regardent dans les yeux.*

*Lush esquisse un mouvement imperceptible en direction de sa poche. Aussitôt Gibbs bondit, un couteau à la main. Lush lui fait face, un couteau à la main. Roote saisit sa baïonnette sur son bureau et se place au-dessus d'eux, les menaçant tour à tour, le sourire aux lèvres.*

*Un temps. Les trois hommes sont en garde, l'arme brandie.*

*Soudain on entend un long soupir, amplifié. Ils baissent leurs armes. On entend un long cri funèbre, amplifié. Tous trois tournent la tête. On entend un rire, amplifié, qui s'éteint peu à peu. Silence.*

LUSH : Qu'est-ce que c'était?

ROOTE : Je n'en sais rien. Qu'est-ce que c'est?

GIBBS : Je ne sais pas.

*Un temps.*

ROOTE : Moi j'ai entendu quelque chose. Pas vous?

LUSH : Oui, moi aussi.

GIBBS : Oui, j'ai entendu quelque chose.

*Un temps.*

ROOTE : Alors? Qu'est-ce que c'était?

*Un temps.*

GIBBS : Je n'en sais rien.

LUSH : Moi non plus.

*Un temps.*

ROOTE : Y a-t-il un moyen de se renseigner?

GIBBS : Il est en train de se passer quelque chose, monsieur le directeur. Je n'aime pas beaucoup ça. Il se passe quelque chose... que je n'arrive pas à définir.

ROOTE : C'est étrange que vous disiez ça. Je le disais moi-même il y a un instant, n'est-ce pas, Lush? J'ai dit exactement la même chose il y a un instant. Juste avant votre arrivée.

*Un temps.*

GIBBS : Nous allons faire une enquête. Allons-y, Lush.

LUSH : Qu'il y aille sans moi.

ROOTE : Accompagnez-le.

LUSH : Je ne veux pas y aller avec lui.

ROOTE : Il ne veut pas y aller! Voyons, que se passe-t-il? On a peur du noir?

LUSH, *timide* : Non, mon colonel, mais... voilà... tout d'abord je voudrais vous... vous offrir un petit cadeau.

ROOTE : Un cadeau?

LUSH : Un cadeau de Noël.

ROOTE, *soupçonneux* : Ah oui? Quel genre de cadeau?

LUSH : Juste un petit quelque chose, monsieur le directeur,

pour votre Noël. (*Il tire un cigare de sa poche et le tend à Roote.*)  
Voilà...

ROOTE : Eh bien dites-moi ! Il m'a l'air fameux !

LUSH : Juste un petit témoignage de ma...

ROOTE : C'est une attention très gentille, mon petit Lush. Ça me touche infiniment.

LUSH : Je suis content que ça vous fasse plaisir, monsieur le directeur.

ROOTE, *rayonnant* : Oui, c'est très très gentil. Je le fumerai avant de me coucher. Et maintenant ouste ! au travail, tous les deux !

GIBBS : Dois-je vous amener Lamb, monsieur le directeur ?

ROOTE : Lamb ?

GIBBS : Le père, monsieur le directeur.

ROOTE : Ah, lui... Demain matin, mon petit vieux, demain matin. Ça m'embêterait d'avoir à m'embêter avec lui ce soir. Vous me suivez ?

GIBBS : Demain matin, alors. Merci pour ce verre, monsieur le directeur.

LUSH : Et pour le gâteau !

ROOTE : Bonne nuit, messieurs.

*Gibbs et Lush sortent. Roote, le cigare aux lèvres, va s'asseoir sur le canapé. Derrière lui, la porte de la chambre s'ouvre et miss Cutts apparaît, en nuisette. Elle l'observe. Il ne l'a pas entendue entrer.*

*Roote allume son cigare, tire quelques bouffées. Le cigare explose. Miss Cutts se précipite. Roote jette le cigare et aperçoit miss Cutts.*

CUTTS : Tout va bien ? (*Roote la regarde fixement.*) Il a l'air bizarre ce cigare !

ROOTE : Tu me rappelles quelqu'un.

CUTTS : Ça doit être ma nouvelle nuisette. Qui ?

ROOTE : Où as-tu déniché cette guenille ?

CUTTS : C'est un cadeau. À qui je te fais penser ?

ROOTE : Où as-tu trouvé ça ?

CUTTS : C'est un cadeau d'une amie. Tu aimes ? Elle me l'a

donné tout à l'heure. J'ai pris le thé avec elle cet après-midi. Elle vient d'être maman... elle n'en a plus besoin. Elle a insisté pour que j'accepte. Elle est si adorable... et elle a un beau bébé bien robuste. Je lui ai dit : maintenant que nous sommes amies, je ne peux pas continuer à vous appeler 6459, n'est-ce pas ? Comment vousappelez-vous ? Eh bien figure-toi qu'elle n'a pas voulu me le dire ! Voyons, comment vousappelez votre amoureux ? j'ai demandé, il vous donne sûrement un petit nom dans l'intimité, hein ? Elle a rougi jusqu'à la racine des cheveux. Oui, ça je serais curieuse de le savoir... Comment l'appelait-il dans l'intimité ? (*Un temps.*) Elle est très mignonne... elle m'a dit que le bébé réclame son papa. Tous les bébés ont besoin de leur papa, tu sais. Oh, Archie, est-ce que le bébé ne pourrait pas voir son papa, juste une minute, juste pour dire bonjour ?

ROOTE, *calmement* : Non. Papa va rester où il est.

CUTTS : Où est-il ?

ROOTE, *se levant* : Tu es censée être de garde, non ?

CUTTS : Oh, c'est Noël, j'ai terminé plus tôt.

ROOTE : Tu es de garde cette nuit !

CUTTS : Tu n'es pas content de me voir !

*Un temps. Roote soupire, puis tourne les yeux vers elle.*

ROOTE : Es-tu... (*Il s'assied auprès d'elle sur le canapé.*) Es-tu... heureuse ?

CUTTS : Heureuse ? Bien sûr.

ROOTE : Tu es... tu es heureuse avec moi ?

CUTTS : Bien sûr que je suis heureuse. Avec toi. Quand tu ne dis pas de bêtises.

ROOTE : Tu es vraiment heureuse avec moi ?

CUTTS : Pas quand tu me chasses dans le froid avec juste une nuisette sur le dos.

ROOTE, *lui prenant la main* : Ne t'en va pas.

*Il lui caresse la main. Elle le regarde gravement.*

CUTTS : Tu sais, je me dis parfois que je ne suis pas assez féminine pour ton goût.

ROOTE : Mais si, tu es bien assez féminine.

CUTTS : Peut-être que si j'étais plus féminine tu ne me chasserais pas dans le froid.

ROOTE : Je ne veux pas que tu partes. Je veux que tu restes ici.

CUTTS : Ou alors peut-être... c'est peut-être parce que tu ne *te* trouves pas assez masculin.

ROOTE : Moi? Qu'est-ce qu'il te faut de plus!

CUTTS : Non, tu n'es sans doute pas assez masculin.

ROOTE : Ne me dis pas que tu voudrais que je sois *encore plus* masculin! Si?

CUTTS, *d'une voix pressante* : Il ne s'agit pas de ce que je voudrais, *moi*. Il s'agit de ce que tu penses, *toi*. De ce que tu penses vraiment, de ce que tu sens tout au fond de toi. Il s'agit de ce que tu *veux*, *toi*, de ce que tu *es* vraiment, *toi*, Archie... tu ne comprends donc pas? Vois-tu, si tout d'un coup tu as peur de ne pas être assez masculin... ou plutôt si tu as peur que ma nature ne soit pas assez féminine et que la tienne soit trop féminine, alors ça ne pourra jamais marcher entre nous!

ROOTE : Doucement, une seconde, je n'ai jamais dit que...

CUTTS, *exaltée* : Si je ne t'aimais pas autant, ça n'aurait aucune importance. Tu te souviens de la première fois qu'on s'est vus? Sur la plage? En pleine nuit? Tous ces gens? Et ce grand feu? Et les vagues? Et les embruns? Et la brume? Et cette lune? Et tous les autres qui dansaient, qui cabriolaient, qui riaient aux éclats? Et *toi*... tout droit, silencieux, les yeux fixés sur ce château de sable, dans ton maillot de bain si blanc... Tu avais la lune derrière *toi*, devant *toi*, tout autour de *toi*, elle te baignait, elle te consumait, tu étais transparent, translucide, un phare. J'étais stupéfaite, stupéfiée. L'eau montrait le long de mes jambes. Je ne pouvais plus bouger. J'étais rigide. Immobile. Nos regards se sont rencontrés. Le coup de foudre. J'ai soutenu ton regard. Et dans tes yeux j'ai lu un désir sans honte, sans pudeur. Un désir brutal, impérieux. Bestial, sans pitié, sans remords. Je suis restée debout, hyp-

notisée, magnétisée. Paralysée. Mes gestes pétrifiés. Une araignée prise dans la toile.

*Roote se lève, s'approche de son bureau et ouvre le micro.*

ROOTE, *dans le micro* : Mesdames et messieurs les patients, mesdames et messieurs les membres du personnel... Joyeux Noël à tous, et mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité pour l'année nouvelle. Au nom de tous les cadres, je souhaite à l'ensemble du personnel subalterne une très bonne année, et un très bon Noël. Aux patients j'aimerais dédier ici une pensée personnelle, une pensée pour chacune d'entre elles et chacun d'entre eux, et leur offrir du fond du cœur mes compliments de saison, et tous mes meilleurs vœux, au nom du personnel d'encadrement, au nom du personnel subalterne et en mon nom propre... et, bien entendu, au nom du Ministère qui tient beaucoup, je le sais, à s'associer à ces vœux pour l'année qui vient, tout nos vœux de santé, de bonheur et de prospérité.

*Un temps.*

Certes nous avons eu nos petites difficultés, tout au long de cette année qui s'achève, nos petits ennuis, nos petits chagrin comme nos petites joies... mais, grâce à notre travail commun, grâce aux efforts de tous et de chacun, si humble soit-il, si obscure soit sa tâche, oui, en œuvrant, en vivant, en mettant tous la main à la pâte comme les membres d'une grande famille, nous saurons faire front avec intrépidité.

*Un temps.*

Très bientôt nous dirons adieu à l'année qui se meurt et nous saluerons la naissance de l'an nouveau, mais je vous le dis en vérité, l'œil fixé sur les cendres rougeoyantes du temps, nous garderons de l'année écoulée des... des choses... qui guideront nos pas au cours de l'année qui s'ouvre devant nous, et nous ferons front.

*Un temps.*

Il en est parmi vous, rassemblés devant les haut-parleurs en cette nuit de Noël, qui se demandent parfois si les petites souffrances quotidiennes, si les petites déceptions quotidiennes, si les épreuves et les tribulations qui nous assaillent sans cesse seront un jour, en fin de compte, justifiées. À ceux-là je ne dirai qu'un simple mot. Ayez confiance.

*Un temps.*

Oui, mes amis, si d'aventure on me demandait de vous transmettre un message spécial à l'occasion de Noël, je crois que ce message serait : Ayez confiance.

*Un temps.*

Rappelez-vous que vous n'êtes pas seuls, que nous tous ici, dans cette maison qui est la nôtre, sommes inextricablement liés les uns aux autres, la direction aux cadres, les cadres au personnel subalterne, le personnel subalterne aux patients, les patients à la direction. N'oubliez jamais cela, vous qui êtes réunis devant la cheminée avec vos chers parents, qui sont venus des quatre coins du pays pour vivre auprès de vous cette journée de fête... et soyez heureux.

*Il coupe le micro et se rassied. Les lumières baissent.*

N O I R

*Faible lueur dans l'escalier et en avant-scène. On entend le grincement de serrures qu'on déverrouille. Bruits de chaînes. Vacarme, qui se réverbère, de lourdes portes métalliques que l'on ouvre. Brusquement, des rayons de lumières apparaissent çà et là, à mesure que les portes des chambres et des corridors s'ouvrent.*

*Chuchotements, rires et cris étouffés des patients, de plus en plus fort. Le vacarme des verrous et des portes devient de plus en plus fort. Les faisceaux de lumière*

*volettent d'un endroit à un autre, de plus en plus rapidement.*

*Le vacarme atteint son paroxysme et, soudain, se tait.*

N O I R

## Scène 9

LE MINISTÈRE

*Les lumières montent sur le bureau de Lobb. Gibbs entre et Lobb se lève pour l'accueillir.*

LOBB : Ah, entrez, Gibbs. Comment allez-vous? (*Il lui serre la main.*) Vous avez fait bon voyage?

GIBBS : Pas mauvais du tout, merci beaucoup, monsieur.  
LOBB : Asseyez-vous. (*Les deux hommes s'asseyent.*) Cigarette?

GIBBS : Non merci, monsieur.

LOBB : Je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps, j'es-  
père?

GIBBS : Oh non, monsieur, pas du tout.

LOBB : Mon secrétaire est au lit, une grippe carabinée. Alors  
tout est un peu sens dessus dessous. Quel temps fait-il là-bas?

GIBBS : Plutôt vif, monsieur.

LOBB : Ici il a fait de médiocre à passable, normal pour la  
saison. Mais il est traître, ce temps. Tenez, mon secrétaire,  
un homme taillé dans le roc, fort comme un bœuf, eh bien  
il a été abattu comme un chêne pendant le week-end.

GIBBS : Oui, le temps est très très... traître.

LOBB : Épouvantable. Et vous, comment ça va?

GIBBS : Oh, je suis en pleine forme, monsieur, merci.

LOBB : Oui, vous avez l'air en forme. Remarquablement en  
forme. Vous portez un gilet de corps, n'est-ce pas?

GIBBS : Oui, monsieur.

LOBB : Voilà, c'est tout! C'est la logique même. Tenez, mon  
secrétaire, il a beau être fort comme un bœuf, toute sa vie il  
a refusé de porter un gilet de corps. N'allez pas chercher plus  
loin! (*Un temps.*) Bref... je suis ravi que vous soyez venu me  
voir, Gibbs.

GIBBS : Moi de même, monsieur.

LOBB : Une bien triste affaire. Vous avez fait votre rapport,  
j'imagine?

GIBBS : Oui, monsieur.

LOBB : Je ne l'ai pas encore lu.

GIBBS : Non, bien sûr, monsieur. Je viens vous l'apporter.

LOBB : Donnez-le au secrétariat en partant tout à l'heure,  
voulez-vous?

GIBBS : Bien, monsieur.

LOBB : Vous avez les chiffres définitifs?

GIBBS : Oui, monsieur, je... je les ai.

LOBB : Quels sont-ils?

*Un temps.*

GIBBS : Tout le personnel de direction a été massacré, mon-  
sieur.

LOBB : Tous les cadres?

GIBBS : Avec une seule exception, évidemment.

LOBB : Ah bon? Qui ça?

GIBBS : Moi, monsieur.

LOBB : Oui, bien sûr. (*Un temps.*) Tous les cadres, hein? Un  
véritable génocide!

GIBBS : Exactement.

LOBB : C'est consternant. (*Un temps.*) Et comment... comment  
ont-ils fait ça?

GIBBS : De plusieurs façons, monsieur. M. Roote et miss Cutts  
ont été poignardés dans leur lit. Lush a été...

LOBB : Excusez-moi. Avez-vous dit leur lit tout court, ou  
leurs avec un « s », lits avec un « s »?

GIBBS : Leur lit sans « s », monsieur.

LOBB : Oh, vraiment?... Bien, continuez.

GIBBS : Lush, Hogg, Beck, Budd, Tuck, Dodds, Tate

et Pett, monsieur... ils ont été pendus, étranglés, et caetera.

LOBB : Bigre!... Eh bien je vous fais le pari qu'on va nous poser pas mal de questions sur cette affaire!

GIBBS : Oui, monsieur.

LOBB : Quelle est la situation à l'heure actuelle?

GIBBS : Tous les patients sont de retour dans leurs chambres. J'ai tout laissé entre les mains du gardien-chef, Tubb. C'est un homme très capable. Quant au petit personnel, bien sûr, il travaille normalement.

LOBB : Ils n'ont pas attaqué le petit personnel?

GIBBS : Non. Seulement le personnel de direction.

LOBB : Ah. Dites-moi, Gibbs, il y a quelque chose que j'aimerais bien savoir. Comment les patients ont-ils réussi à sortir?

GIBBS : Je ne suis pas certain de pouvoir répondre de façon absolument positive, monsieur, tant qu'on n'aura pas les conclusions de l'enquête officielle.

LOBB : Naturellement, naturellement.

GIBBS : Cela dit, il existe une possibilité, monsieur... qu'une chambre n'ait pas été verrouillée correctement et qu'un patient ait pu sortir, aller dérober les clés au bureau... et délivrer les autres patients.

LOBB : Seigneur!

GIBBS : En fait, monsieur, le jeune cadre chargé de vérifier les serrures... car nous en avons toujours un de garde...

LOBB : Bien sûr, bien sûr.

GIBBS : ...était absent de son poste.

LOBB : Absent de son poste? Eh bien dites-moi, c'est... c'est un indice qui pèse son poids, non?

GIBBS : Oui, monsieur.

LOBB : Où était-il passé?

GIBBS : Il... on ne l'a pas retrouvé, monsieur.

LOBB : Ah. Eh bien... il ne serait peut-être pas inutile de le dénicher, qu'en pensez-vous?

GIBBS : Je vais faire de mon mieux, monsieur.

LOBB : Parfait! (*Un petit temps.*) Dites-moi, Gibbs... Pourquoi ne vous a-t-on pas assassiné, vous? Simple curiosité.

GIBBS : J'étais occupé à des travaux de recherche, monsieur. Seul. J'étais donc le seul qui ne dormait pas à cette heure tardive... et j'ai réussi à me mettre à l'abri.

LOBB : Bien joué! (*Un temps.*) Tout cela est fort triste mais on ne peut rien faire de concret tant qu'on n'aura pas épulé votre rapport et nommé une commission d'enquête. D'ici là, tâchez donc de retrouver ce contrôleur de serrures. Je vous fais le pari qu'il y a pas mal de gens ici qui aimeraient lui toucher un mot. Comment s'appelle-t-il?

GIBBS : Lamb, monsieur.

LOBB, *notant le nom* : Lamb... bien. Maintenant, Gibbs, je tiens à vous exprimer, au nom du Ministère, toute notre admiration pour le cran que vous avez montré.

GIBBS : Merci, monsieur. Ce travail, c'est toute ma vie.

LOBB : Très bel esprit. (*Un temps.*) Vous pouvez reprendre vos fonctions, j'imagine? Nous allons envoyer des renforts, mais ça demandera quelques jours, j'en ai peur. Il va nous falloir trouver des gens qualifiés... ce n'est pas gagné.

GIBBS : Oh oui, monsieur, je peux reprendre mes fonctions.

LOBB : C'est vous qui tiendrez la barre, évidemment.

GIBBS : Merci, monsieur.

LOBB, *se levant* : Ne me remerciez pas. C'est nous qui vous remercions. (*Il l'accompagne jusqu'à la porte.*) Une dernière question. À votre avis, pourquoi ont-ils fait ça? Ou du moins... pourquoi étaient-ils si... si montés?

GIBBS : Excusez-moi, monsieur, mais étant donné ma situation il est délicat de...

LOBB : Allons, mon petit vieux, allons! Les faits, il n'y a que ça qui importe.

GIBBS : J'ai quelque scrupule à parler en mal d'un... d'un défunt.

LOBB : Naturellement, naturellement.

GIBBS : Mais il ne fait aucun doute que M. Roote était impopulaire.

LOBB : Était-ce justifié?

GIBBS : Je le crains fort, oui, monsieur. Deux événements ont contribué notamment à faire chuter sa cote de popularité.

Il avait séduit une patiente, le matricule 6459, qui s'était retrouvée grosse de ses œuvres. Et il avait assassiné un patient, le matricule 6457. Les autres patients n'avaient pas vu ces deux événements d'un très bon œil.

## N O I R

*Lumières sur la cellule de tests. Lamb est prostré dans le fauteuil d'examen, l'œil fixe, comme en état de transe catatonique.*

## N O I R

## R I D E A U F I N A L